BtB Bureau de la traduction Translation Bureau

VOLUME 9/1 • PRINTEMPS/SPRING 2012

L'Actualité langagière Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Entre taille et grandeur

Words on the street (Part 2)

De la vérification à l'audit

Erreurs de traduction historiques, fatidiques ou cocasses / Historic, fateful or comical translation errors

La terminologie des gangs de rue sous la loupe

Las abejas

Comme quoi l'ivraie de l'un peut être le bon grain de l'autre

Traduire pour l'aviation civile et militaire

Initiation aux macros pour les langagiers / Introduction to macros for language professionals

La langue et Pavlov

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada

Public Works and Government Services Canada

Canada

Sommaire
Summary

Le mot de la PDG : Exploiter la technologie pour façonner notre nouvelle réalité / A Word from the CEO: Using technology to create our new reality
***Donna Achimov*, page 5**

Rester à l'affût des tendances technologiques est aujourd'hui vital – à commencer par la traduction automatique, qu'il faut adapter à notre contexte de travail. / Staying on top of technological trends is vital these days, especially when it comes to machine translation, which we need to adapt to our working environment.

Mots de tête : Entre taille et grandeur
***Frèdelin Leroux fils*, page 6**

On s'en doute, ce n'est pas demain que l'expression *à la grandeur de* va faire son entrée dans les dictionnaires français. En revanche, rien ne vous empêche de l'employer. / Not surprisingly, the expression *à la grandeur de* is nowhere near making an appearance in French dictionaries. However, nothing is stopping you from using it.

English Pointers: Words on the street (Part 2)
***Frances Peck*, page 8**

Once-intransitive verbs are taking direct objects, and new participial adjectives are appearing—two trends that our columnist welcomes. / Des verbes naguère intransitifs trouvent un complément, des participes sont maintenant employés comme adjectifs : des tendances que notre chroniqueuse voit d'un bon œil.

De la vérification à l'audit
***Cathryn Arnold et Vincent Halde*, page 10**

Il en a coulé de l'eau sous les ponts depuis 30 ans : on devait dire *vérification*, jamais *audit*. Aujourd'hui *audit* s'impose rapidement comme le seul terme reconnu. / Thirty years ago, you had to say *vérification*, not *audit*, in French, but that is all water under the bridge. Now, *audit* is fast becoming the officially recognized term.

La petite histoire d'une expression : *Avoir des yeux de lynx*
***Fanny Vittecoq*, page 11**

Celui qui a des yeux de lynx a, en fait, une meilleure vue que le lynx lui-même. / Those who are sharp-eyed can actually see better than a lynx.

À travers le prisme de l'histoire : Erreurs de traduction historiques, fatidiques ou cocasses / Through the Lens of History: Historic, fateful or comical translation errors
***Jean Delisle*, page 12**

Voici un beau florilège de bourdes de traduction : un *Cap d'Espoir* devenu *Cape Despair*, des *Plains of Abraham* qui volent dans le ciel, une traduction étonnante de *open fly*… / This fine collection of mistranslations includes such gems as "Cape Despair" for *Cap d'Espoir*, *les avions d'Abraham* for "the Plains of Abraham," and a surprising rendering of "open fly"….

La terminologie des gangs de rue sous la loupe
***Amélie Bazin*, page 19**

Pour montrer, étape par étape, comment faire une recherche terminologique dans les règles, l'auteure prend le cas d'un domaine de la criminologie, les gangs de rue. / The author uses criminology terms specific to street gangs in this step-by-step demonstration of how to conduct terminological research.

El Rincón Español: Las abejas
***Irma Nunan*, página 22**

La abeja, insecto perteneciente al orden Hymenoptera, es un insecto muy social que vive en colonias bastante organizadas en donde cada abeja desempeña una labor específica de acuerdo a su casta, es decir, reina, obrera o zángano.

Français pratique : Problèmes de syntaxe
***Jacques Desrosiers*, page 24**

Attention au sujet de l'infinitif, qui n'est pas toujours le même que celui du verbe principal, et à la transformation, parfois interdite, du passif en actif. / Careful in French: The subject of the infinitive is not always the same as that of the main verb, and shifts from passive to active voice are sometimes ungrammatical.

Comme quoi l'ivraie de l'un peut être le bon grain de l'autre
***Martine Racette*, page 26**

Qui l'eût cru? De grands écrivains de langue espagnole emploient volontiers des expressions que l'on considère – ou considérait – en français comme des anglicismes. / Who would have thought it? Prominent Spanish writers readily use expressions that are or were considered anglicisms in French.

Traduire pour l'aviation civile et militaire
***André Senécal*, page 28**

Il ne suffit pas au traducteur qui travaille en aviation d'acquérir des connaissances spécialisées; il doit posséder son domaine au point de pouvoir converser sans problème avec un ingénieur. / Having specialized knowledge is not enough for translators working in the field of aviation; they need to know the field so well that they have no trouble talking with an engineer.

Carnet techno : Initiation aux macros pour les langagiers / Tech Files: Introduction to macros for language professionals
***André Guyon*, page 32**

Notre expert nous montre, pas à pas, comment créer une macro dans Microsoft Word, exemple à l'appui. / Using an example, our expert shows us how to create a macro in Microsoft Word one step at a time.

La langue et Pavlov
***Maurice Rouleau*, page 36**

On ne pourra éternellement justifier toutes les bizarreries de l'orthographe française en disant : « C'est comme ça. » Il faudra bien finir par y mettre un peu d'intelligence. Rêve fou? / "That's just how it is" cannot be used forever to justify every peculiarity of French spelling. It would be best if one day all French spelling conformed to logical rules. Or is that just a pipe dream?

Traduire le monde : Le plat pays du flamand traduit
***André Racicot*, page 40**

La Belgique a beau être un pays de traduction, il n'est pas toujours évident pour le voyageur de déchiffrer les panneaux routiers néerlandais en pays flamand. Connaissez-vous Luik? / Try as Belgium might to live up to its multilingual status, travellers still have to cope with deciphering Dutch road signs in the Flemish region. Are you familiar with Luik?

The Word Geek: What's hot
***Barbara McClintock*, page 41**

The very principles on which statistical machine translation is based are currently being used to break codes and solve the deepest mysteries. / Les principes mêmes sur lesquels repose la traduction automatique statistique servent aujourd'hui à décrypter des codes et à résoudre les énigmes les plus coriaces.

Le billet du rédacteur en chef
From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Salut, chers collaborateurs!

L'Actualité langagière dit aujourd'hui au revoir à deux collaborateurs marquants. Le premier a fait la pluie et le beau temps pendant plus de trente ans – ou, comme il dirait, pendant six lustres. La seconde décortique comme nul autre la langue anglaise depuis une dizaine d'années. Ensemble, ils ont contribué au rayonnement de *L'Actualité langagière*. Frèdelin Leroux fils et Frances Peck signent dans ce numéro-ci leur dernière chronique à titre de collaborateurs réguliers.

Personne n'oubliera les chroniques fouillées, incisives, drôles et percutantes de Frèdelin. C'est plus de 90 argumentaires aussi bien ficelés les uns que les autres qu'il aura publiés au fil des ans. Son dada, les « supposés » anglicismes, des expressions boudées par les ouvrages de langue. *Plus souvent qu'autrement*, Frèdelin aura su nous convaincre d'employer des expressions proscrites par les autorités langagières. Ses arguments : des sources, des sources et encore des sources. Des sources introuvables, mais toujours béton. Il va sans dire que Frèdelin a *fait sa part* pour les langagiers et qu'il a su *livrer la marchandise*!

Rédactrice et réviseure chevronnée, Frances Peck lègue aux lecteurs de *L'Actualité langagière* un grand nombre d'articles traitant de ponctuation, d'usage, de grammaire et de bien d'autres aspects de la langue anglaise. Ses textes, d'une limpidité parfaite, font autorité chez les langagiers. Numéro après numéro, elle nous a entretenus de façon amusante des erreurs fréquentes et des difficultés qui causent des maux de tête à ceux qui rédigent en anglais. Clarté, concision, rigueur. Trois qualités chez un langagier. Trois particularités chez Frances.

Ils ne courent pas les rues les collaborateurs de la trempe de Frances Peck et de Frèdelin Leroux fils. Des collaborateurs au propos pertinent, à la plume riche et au ton humoristique. En un mot, au talent exceptionnel. *L'Actualité langagière* s'estime chanceuse d'avoir pu compter dans ses rangs ces deux langagiers hors du commun. Merci, Frèdelin et Frances, pour ces innombrables papiers à la fois passionnants et éclairants! Vous nous manquerez. ■

Goodbye, dear contributors!

Language Update is saying goodbye to two outstanding contributors. The first has been weighing in on French-language issues for over 30 years—or, as he would say, six *lustres* (five-year periods). The second has been dissecting the English language like no other for over a decade. Together, they have helped make a name for *Language Update*. For this issue, Frèdelin Leroux *fils* and Frances Peck have written the final instalments of their respective columns as regular contributors.

No one will ever forget Frèdelin's detailed, sharp, funny and hard-hitting arguments, each as skilfully constructed as the next, more than 90 of which have been published over the years. His favourite topic is alleged anglicisms, expressions shunned by language reference books. Frèdelin has managed to convince us *plus souvent qu'autrement* (more often than not) to use expressions proscribed by language authorities. He bases his arguments on sources, sources and more sources—hard-to-find sources that are reliable all the same. It goes without saying that Frèdelin *a fait sa part* (has done his bit) for language professionals and has managed to *livrer la marchandise* (deliver the goods)!

An experienced writer and editor, Frances Peck leaves a legacy for readers of *Language Update* in the form of her numerous articles on punctuation, usage, grammar and many other aspects of the English language. Her writing is known for its clarity and is considered authoritative by language professionals. Issue after issue, she has entertained us with discussions of common mistakes and pitfalls that cause headaches for those writing in English. Clarity, concision and rigour: they are the hallmarks of language professionals' writing and three of Frances's qualities.

It is not easy to come by contributors of the calibre of Frances Peck and Frèdelin Leroux *fils*, contributors who produce relevant, rich and humorous writing. Simply put, they are exceptionally talented. *Language Update* is fortunate to have had both of these outstanding language professionals on its team. Thank you, Frèdelin and Frances, for your countless fascinating and enlightening articles! You will be missed. ■

Départ à la retraite | Retirement

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Le 20 janvier 2012, Gabriel Huard partait à la retraite et, du même coup, quittait ses fonctions de directeur de la Normalisation terminologique et de *L'Actualité langagière*. Il aura passé 39 ans au Bureau de la traduction. Voici quelques faits saillants des onze dernières années, consacrées à la terminologie.

Depuis 2001, Gabriel Huard dirigeait le plus important service de terminologie du monde. Arrivant du secteur de la traduction, il s'est rapidement imposé comme un directeur aux idées novatrices, n'hésitant pas à sortir des sentiers battus. Ardent défenseur de la normalisation et de la terminologie, il a su insuffler un dynamisme exemplaire au monde de la terminologie, tant au Canada qu'à l'étranger.

Ses faits d'armes sont nombreux. Sous sa direction, *TERMIUM Plus*® est devenue une banque de terminologie quadrilingue, la plus grande au Canada, la deuxième au monde. Puis, il l'a rendue accessible gratuitement à toute la planète par l'entremise du Portail linguistique. Il a donné un second souffle au Conseil fédéral de terminologie et mis sur pied deux groupes toujours actifs : le Conseil national de terminologie et le Comité mixte sur la terminologie au Canada. Il a renforcé les relations du Canada avec les organismes nationaux et étrangers qui s'intéressent à la normalisation terminologique, notamment Realiter, l'ISO et l'OTAN. Sa présence aux forums internationaux aura grandement aidé à mettre en valeur le savoir-faire canadien en normalisation et en terminologie.

Gabriel Huard n'est pas étranger à la réputation d'excellence que s'est bâtie le Bureau de la traduction. D'aucuns diront qu'il aura laissé sa marque en contribuant à faire du Bureau, et de la Direction de la normalisation terminologique, l'autorité incontestée du gouvernement du Canada en matière de normalisation et de terminologie.

Chapeau, M. Huard! ■

On January 20, 2012, Gabriel Huard retired, stepping down from his positions as Director of Terminology Standardization and Director of *Language Update*. His career at the Translation Bureau spanned 39 years. The following are some highlights from the past 11 years, which he dedicated to terminology.

From 2001, Gabriel Huard led the largest terminology service in the world. Coming from the Bureau's translation sector, he quickly established himself as a director with innovative ideas who would not hesitate to blaze new trails. An ardent defender of standardization and terminology, he infused exemplary dynamism into Canada's, and the world's, terminology sector.

His accomplishments over the years are many. He turned *TERMIUM Plus*® into a quadrilingual terminological data bank, the largest in Canada and the second-largest in the world. Then, he made it universally available free of charge via the Language Portal of Canada. He breathed new life into the Federal Terminology Council and set up two groups that are still active today: the National Terminology Council and the Joint Committee on Terminology in Canada. He strengthened the Government of Canada's relationships with national and international organizations that are interested in terminological standardization, such as Realiter, ISO and NATO. What's more, his presence at international forums greatly helped showcase Canada's standardization and terminology know-how.

Gabriel Huard most definitely had a hand in crafting the reputation for excellence that the Translation Bureau has acquired over the years. Some would say that he left his mark by helping to make the Bureau, and the Terminology Standardization Directorate, the Government of Canada's undisputed authority on standardization and terminology.

Hats off to you, Mr. Huard! ■

Le mot de la PDG
A Word from the CEO

Donna Achimov

Exploiter la technologie pour façonner notre nouvelle réalité

Au cours de ma carrière, j'ai vu le gouvernement du Canada offrir à la population l'accès à une foule de renseignements sur le Web. C'est un bel exemple de ce qu'il nous est possible d'accomplir si nous sommes prêts à nous tenir au fait des nouveautés technologiques et si nous avons la volonté d'innover. Cette attitude s'applique on ne peut mieux à l'industrie de la langue, qui se doit de rester à l'affût des tendances technologiques. Nous devons savoir ce qui se passe dans le domaine des communications et déterminer quelles seront les répercussions de ces tendances sur notre industrie.

La traduction automatique en est un exemple. L'intérêt de la planète pour la traduction automatique nous montre qu'il est temps de prendre la mesure des avantages de cette technologie et de voir comment nous pouvons l'adapter à notre contexte de travail. Ainsi, au Bureau de la traduction, nous examinons la façon dont la traduction automatique pourrait être intégrée à nos processus, en fonction des ressources et compétences à notre disposition. C'est une partie intégrante de la modernisation continue de nos outils.

L'industrie de la langue a l'occasion d'explorer les nouvelles possibilités qu'offre la technologie et de se tailler une place à l'avant-garde. Après tout, quand il est question de jumeler langue et technologie, les langagiers ne sont-ils pas les mieux placés pour le faire? Il ne fait aucun doute que nous saurons stimuler notre esprit de curiosité et d'innovation pour maintenir le Canada au rang de chef de file dans le secteur des technologies langagières.

Pour conclure, permettez-moi de citer Kevin Christopher Bleich, écrivain, musicien et technologue concepteur :

> En 2012, chacun de nous participera à l'évolution des perceptions du possible. Notre idée de ce qui est important et authentique se rajustera. Nous voudrons donner libre cours à notre créativité, et nous atteindrons de nouveaux sommets dans la maîtrise de la technologie, en donnant à chacun les moyens de participer au façonnement de notre nouvelle réalité, une réalité à valeur ajoutée. [*Traduction*] ■

Using technology to create our new reality

Over the course of my career, I've seen the Government of Canada give Canadians access to a wealth of information online. To me, this shows what is possible when we are open to keeping abreast of developments in technology and willing to innovate. This certainly applies to the language industry, where I believe it is crucial to stay on top of technology trends. We have to follow what is happening in the world of communications and determine how the trends will influence our industry.

Machine translation is one example. The global interest in machine translation has made it clear that it is time for us to see what advantages this technology offers and how we can adapt it to our context in the language industry. So at the Translation Bureau, we have been exploring how machine translation can be integrated into our processes and work in combination with the resources and skills we have at our disposal. It's part of the ongoing process of modernizing the tools we use.

The language industry has the opportunity to explore new possibilities that technology has to offer and take its place at the forefront of the wired world. After all, when it comes to looking at how to marry language and technology, who better to take up the challenge than language professionals? I truly believe that we can tap into our sense of curiosity and spirit of innovation to continue to position Canada as a world leader in language technologies.

I'd like to end by sharing with you a quote from Kevin Christopher Bleich, a writer, musician and creative technologist:

> In 2012 we will each take part in the changing perceptions about what is possible. Our attitudes about what is important and genuine will readjust. We will be inspired to engage in playful creativity, and it will all be through the unbridled exploration of new heights of technological fluency, and through empowering one another with the opportunity to help co-create our new reality, our reality of something more. ■

Mots de tête

Frèdelin Leroux fils

Entre taille et grandeur

Il parlait en grandeur aujourd'hui.

(Antonine Maillet, *Les cordes-de-bois*)

Je ne me souviens pas si c'est ma belle-mère qui me l'a apprise – elle est Acadienne –, ou si je l'ai lue dans un roman acadien, mais je trouve particulièrement belle l'expression *parler à la grandeur**. C'est l'équivalent – au cas où vous ne le sauriez pas – de *parler en termes* ou *sur le très-bien* pour les Québécois, c'est-à-dire parler avec des mots recherchés, « perler », autrement dit.

Mais vous n'ignorez sûrement pas l'existence de la tournure québécoise *à la grandeur de*, qui, malgré un air de parenté, a un tout autre sens. On en trouve des millions d'exemples sur la Toile, et pourtant, il n'y a pas beaucoup d'ouvrages québécois qui en parlent. Certains l'enregistrent sans commentaires, d'autres la condamnent, ou encore recommandent qu'on lui en préfère une autre; bref, on les compte sur les doigts des deux mains. Et il va sans dire que les dictionnaires français n'en ont jamais vu l'ombre d'un doigt.

Mon exemple le plus ancien date d'une petite trentaine d'années : « [Le modèle soviétique] fut historiquement le premier à être réalisé à la grandeur du territoire d'un pays[1]. » Mais l'expression est un peu plus vieille, car elle avait déjà fait l'objet d'une condamnation trois ans auparavant. Un recueil[2] de « difficultés et anglicismes » à l'intention du personnel de l'Assemblée nationale du Québec précise qu'il faut dire « dans toute la province ».

Ailleurs que dans la presse, je n'ai trouvé que deux autres exemples – Jean O'Neil[3] : « un empire établi ça et là le long du Saint-Laurent, et à la grandeur du Saguenay » et Robert Lalonde[4] : « une aurore boréale à la grandeur du ciel ». Pour le reste, ce sont des journalistes qui me les fournissent : Pierre Bourgault du *Journal de Montréal* (1997), Jean-Claude Leclerc (1988), Danielle Latouche (1989), Louis Cornellier (2002) et Michel David du *Devoir* (2003), Pierre Bergeron du *Droit* (2006), Nathalie Petrowski (1993) et Patrick Lagacé (2011) de la *Presse*. Pierre Foglia, de la *Presse* comme vous le savez, tombe dans l'excès : il l'emploie trois fois. Quant aux Acadiens, en plus de « parler à la grandeur », il semble qu'ils aient adopté notre expression; Steve Hachey l'emploie dans *L'Acadie nouvelle* (2002).

Mais outre l'Assemblée nationale, qui d'autre condamne cette locution, ou nous met en garde contre son emploi? Huit ans après le *Lexique*, Jean-Marie Courbon[5] nous rappelle qu'il faut dire « dans toute la province ». Jean Darbelnet[6] juge pour sa part qu'il est préférable de parler d'échelle : « Cela se pratique à l'échelle du pays tout entier. » C'est aussi l'avis de Lionel Meney[7], qui propose également « dans tout le pays », « d'un bout à l'autre du pays ».

À première vue, *à l'échelle de* est un bon équivalent. Mais la définition que les dictionnaires en donnent – *à la mesure de*, *aux dimensions de*, etc. – ne correspond pas au sens de notre tournure. Pour ma part, j'hésiterais à écrire, par exemple, qu'un artiste est connu « à l'échelle du Québec ». D'ailleurs les bilingues traduisent par « scale » ou « level » : « on a world scale », « a regional level ». C'est le cas du *Harrap's*, qui enregistre aussi *à la grandeur* (en précisant que c'est un usage canadien), qu'il traduit par « throughout ». Mais voilà qu'un ouvrage québécois vient jouer les trouble-fête. Les auteurs d'un *Dictionnaire français-anglais*[8] traduisent aussi bien *à l'échelle de* qu'*à la grandeur de* par « across [the country] ». Et Marie-Éva de Villers[9] enfonce le clou, en quelque sorte : « *À l'échelle de*, loc. prép. À la grandeur de. *Une diffusion à l'échelle de la planète.* » Pour elle, les deux seraient synonymes. Mais vous chercherez en vain la seconde à l'entrée « grandeur »…

Enfin, deux autres ouvrages donnent « à la grandeur », le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* de la maison Robert (1993), et le *Dictionnaire universel francophone* de Hachette (1997), qui parle d'usage québécois. Et il se trouve même un auteur qui en *recommande* l'emploi. François Lavallée[10] n'aime pas tellement *à travers*, et même après avoir lu mon article** sur cette expression, il n'en voit toujours pas l'utilité. Il est vrai qu'elle est encore condamnée par certains (Lionel Meney, Guy Bertrand, le *Colpron*, Camil Chouinard), mais on la trouve dans le *Petit Robert*, depuis au moins 2008 : « À travers le monde – dans le monde entier »; c'est exactement le sens qu'on lui reproche d'avoir

* *Parler en grandeur* serait une variante plus récente, semble-t-il.

** Voir *L'Actualité terminologique* de décembre 2000 (vol. 33, n° 4), consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra. J'ai trouvé plusieurs exemples depuis, dont celui-ci : « nous pensons à tous les peuples à travers la Terre » (Maurice Druon, préface à la 9e édition du *Dictionnaire* de l'Académie).

usurpé. Mais Lavallée préfère quand même qu'on l'évite, et parmi les équivalents qu'il propose, il y a bien sûr *à la grandeur*…

Ces quelques sources, favorables à notre tournure, suffiront-elles à la faire accepter par les dictionnaires français? On peut en douter, si l'on se fie au long parcours d'*à travers*, qui était pourtant assez répandue en France. Ce qui n'est pas le cas d'*à la grandeur*, qui est d'ailleurs perçue comme spécifiquement québécoise. Un ouvrage très récent[11] confirme que c'est effectivement un usage étranger à la France. Ce qui, d'ailleurs, ne devrait pas vous empêcher de l'employer.

Passons à un autre emploi de *grandeur*. Comme vous le savez sans doute, on nous reproche, depuis bientôt cent ans[12], de donner à ce mot le sens de « taille », « pointure », « dimension », etc. Si je vous en parle, c'est que l'auteur d'un répertoire d'anglicismes n'hésite pas à l'embrigader. Si l'on en croit Jean Forest[13], c'est sous l'influence de *size* que nous dirions *grandeur* plutôt que *taille* ou *pointure*… Il est curieux qu'il soit le premier à s'en rendre compte. Aucun des auteurs qui nous invitent à l'éviter – qu'il s'agisse de l'abbé Blanchard, Gaston Dulong (1968), Victor Barbeau (1970), Paul Roux (2004) ou Guy Bertrand (2006) – ne précise le genre de faute que nous commettons en mettant « grandeur » à toutes les sauces, mais on devine qu'ils y voient une sorte d'impropriété, plutôt qu'un anglicisme. En réalité, ça ressemble davantage à un archaïsme. Et encore…

Dans la première édition de son dictionnaire (1694), l'Académie donne plusieurs emplois de *grandeur* : « *Ces deux hommes sont de mesme grandeur. Cela est de la grandeur d'un pied, d'une toise. La grandeur d'un logis, d'un bois, d'un estang. La grandeur d'une province*. » Ces exemples sont repris dans les éditions successives, et dans la huitième (1935), les « hommes de même grandeur » cèdent leur place à un vase de « grandeur convenable », pour réapparaître dans la dernière édition (1992). Le *Littré*, le *Grand Larousse de la langue française*, le *Grand Robert* reprennent à peu près les mêmes exemples. Seuls les dictionnaires portables n'en parlent pas. Je ne vois pas comment on pourrait y voir un anglicisme. Pour ma part, j'hésiterais même à parler d'archaïsme.

Il reste néanmoins deux sens que nous donnons à *grandeur* et qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires, français, s'entend – la pointure d'une chaussure et la taille d'un vêtement. Je vous propose donc une sorte de troc : je vous concède ces deux-là si vous m'accordez les autres. Ainsi, je pourrai continuer de fredonner cette chansonnette de mon enfance, sans états d'âme :

Ce que j'aime de tout mon cœur,
C'est une fille de ma grandeur.

Vous conviendrez que la rime a beau ne pas être riche (elle est même pauvre, dirait le poète), *taille* y ferait bien mauvaise figure. ■

Notes

1 Hélène Pelletier-Baillargeon, *Le pays légitime*, Leméac, 1979.

2 *Lexique du journal des Débats*, Assemblée nationale, 8e édition, 1976.

3 *L'âge du bois : les terres rompues*, Libre Expression, 1997.

4 *Le monde sur le flanc de la truite*, Boréal, 1997.

5 *Guide du français des affaires*, Didier, 1984.

6 *Dictionnaire des particularités de l'usage*, Presses de l'Université du Québec, 1986.

7 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2003.

8 Marcel Séguin et Alice Amyot, *Dictionnaire français-anglais*, Guérin, 2005.

9 *Multidictionnaire de la langue française*, Québec/Amérique, 5e édition, 2009.

10 *Le traducteur averti*, Linguatech, 2005.

11 Jacques Bertin, *Le dépanneur : Le Québec de A à Z vu par un Français*, Sylvain Harvey, 2011.

12 Abbé Étienne Blanchard, *Dictionnaire de bon langage*, Librairie Vic et Amat, 1914.

13 *Le grand glossaire des anglicismes du Québec*, Triptyque, 2008.

All the Buzz

From just east of Huron Ave to Parkdale Ave, **sharrow** *markings have been placed on the road indicating shared automobile and cycle usage.*

Ottawa Citizen, 13 November 2011

English Pointers

Frances Peck

Words on the street (Part 2)

Users of English are beguiled by verbs. We need them to make grammatical sentences, to pledge and commit, to describe things and feelings, to swear convincingly. William Zinsser, in his classic *On Writing Well*, says "Verbs are the most important of all your tools."

It's only natural, then, that so many usage issues should centre on verbs. One pattern familiar to us all is the tendency to verbify, to use a perfectly acceptable noun or adjective as a non-standard (at least, at first) verb. This article looks at a different phenomenon: what happens when we use a perfectly acceptable verb in a new and possibly questionable way.

Grow as a transitive verb with non-living things

> Example: This lecture series presents three usage experts' tips for growing your vocabulary.

Grow is well established as a transitive verb, a verb that takes an object. We grow marigolds and zucchinis and, out here in British Columbia, crops that are better left unnamed in government publications. We grow our fingernails, and some of us (thankfully not all) grow beards and moustaches.

But do we grow our vocabulary, business or economy? I get asked that a lot in workshops, usually by people whose mouths, as they speak the question, are so contorted with cringing that I know the answer they want to hear. Unfortunately, that's not the answer I give them, at least not nowadays.

Grow in the sense of causing something non-living to increase in size or value is a recent addition to this verb's meanings. Patricia O'Conner and Stewart Kellerman, in their Grammarphobia blog, say the new use "seems to have come out of the 1992 presidential election, according to *The American Heritage Dictionary of the English Language*. Most language people frown on it, including 80 percent of *American Heritage*'s Usage Panel."[1]

That blog entry was from 2007, however, a generation ago in the cranked-up timeline of today's usage changes, and many reputable authorities have since come to tolerate if not fully accept the new meaning. Back in 2004 the *Canadian Oxford Dictionary* (2nd edition) listed this sense of *grow* with no finger-wagging note to flag the use as disputed, and gave the example of "a plan designed to grow the company's market share." The Oxford *Guide to Canadian English Usage* (2nd edition, 2007) says: "Despite the misgivings of some commentators, the new transitive sense is very well established in financial journalism." Bryan Garner, in *Garner's Modern American Usage* (3rd edition, 2009), puts the new use at Stage 3 in his five-stage Language-Change Index, meaning it's widespread but best avoided in careful writing.

It's clear from the opinions of Garner and others that the new use hasn't fully crossed the line into "standard" territory yet. The style guide of the *Guardian* newspaper in the UK fairly shudders at it, noting that "horrors such as 'grow the business' should only be used when quoting someone."[2] And the Grammarphobia authors are on record as "loathing" this sense of *grow*. But full acceptance is just a matter of time.

Addicting versus *addictive*

> Example: For a look at how working writers and editors view usage issues, there's nothing more addicting than dipping into newspaper style guides.

If you'd prefer *addictive* in the sentence above, you have lots of company among language lovers. *Addictive* is the well-established adjective form of the verb *addict*, and there's no question that it's a safe choice. But what about the upstart *addicting*, which is increasingly common?

Grammarist, a blog hosted by a group of writers with English-related degrees, dislikes the "-ing" form:

> The present-participle adjective *addicting* is technically synonymous with *addictive*, but there's no reason to use *addicting* when *addictive* is a perfectly functional and even versatile word. The trend is to use *addicting* in reference to non-addictive things that engender repeated indulgence (e.g., a great television show or a video game), but there's no reason why *addictive* can't fill this role.[3]

Others echo this view. One reader of the popular (for a good reason) Grammar Girl website posted a comment that takes GG to task for stating that *addicting*, "as present participles are wont to do," can function as an adjective and can therefore serve as a synonym for *addictive*. "Even if it were right," the reader says, "why would we need another word that means the same thing as a perfectly good one?"[4] (That sweetly naive question would be best put to Peter Mark Roget, if only the thesaurus author hadn't died in 1869.)

What may surprise you is that the adjective *addicting*, for all that it has flourished in recent years, is no newcomer to the language. According to the Grammarphobia website, the word first appeared in a 1932 issue of *Science News-Letter*: "Morphine, for instance, is strongly addicting."[5] *Addictive* is older, but not by much, having entered the language in the late 19th century. Grammarphobia also points out that both adjectives are listed in the *Oxford English Dictionary* (OED), which defines *addicting* as a synonym for *addictive*.

The Google search tool Ngram Viewer confirms that both adjectives appear in printed material. A search of English-language books published from 1900 to 2011 reveals *addictive* to be much more common than *addicting*, but the latter picked up steam around 1950 and has appeared with some frequency ever since.

(In an irrelevant yet intriguing aside, occurrences of the word *addictive* in published books soared between 1960 and 2000, no doubt mirroring society's interests. Since the early 2000s, *addictive* has trailed off considerably. Have we sobered up and moved on to other preoccupations?)

(In a slightly more relevant aside, the non-profit organization TED, in promoting a September 2011 TED Talk lecture about the Ngram Viewer, called the Viewer an "addicting" tool. One reader of TED's Facebook page wrote: "TED used 'addicting'. I'm disappointed.")

Love it or hate it, *addicting* as an adjective is grammatically defensible, has been part of the language for decades and is accepted by the OED. Idiomatically speaking, it's still less familiar than *addictive*, a good reason to prefer the latter in standard writing. But the newer usage is rapidly gaining fans.

Concerning to mean troubling or worrisome

Example: We at *Regal Writer* magazine find the prevalence of the adjective *addicting* quite concerning.

As with the other two usages we've looked at, the use of *concerning* as an adjective to mean worrying is spreading fast, and I'm asked about it often.

As with *addicting*, it helps to understand the grammar of this new word on the street. *Concerning*, like *addicting*, is a present participle, and as such is grammatically capable of serving as an adjective. That leaves the question of idiom: is it natural, acceptable English to use *concerning* that way? If something that troubles us is *troubling*, something that worries us is *worrying* and something that disturbs us is *disturbing*, then why shouldn't something that concerns us be *concerning*?

There's no clear ruling on this usage point...yet. When Grammarphobia's O'Conner and Kellerman answered a reader's question on *concerning* in 2008, they were (surprisingly) unaware of its use as a synonym for worrying. Their opinion: "it's not considered standard to use 'concerning' that way, at least not in modern times."[6] They did add that the OED cites examples of *concerning* used as a participial adjective from 1649 to 1834, including one taken from Samuel Richardson's 18th-century novel *Pamela*: "I cannot bear anything that is the least concerning to you."

This use from previous centuries is now shaking off the dust and becoming surprisingly widespread. If you google the phrase "that's concerning," you'll get plenty of hits. Granted, most of them involve quoted remarks and blogs—in other words, conversational English rather than the standard written variety. Still, the more we're exposed to published examples such as the title of a *Paxton Record* (Illinois) article about a game lost by a local football team—"It's the manner in which PBL lost that's concerning"—the more we're likely, over time, to find the usage inoffensive.

What's ahead for these words?

In my view, there's a reason why English is accepting these new usages faster and with less spleen than was involved in, say, the emergence of *impact* as a verb. *Grow* has long been used as a transitive verb, so adding a new transitive sense isn't a big grammatical stretch. Similarly, because *addicting* and *concerning* are both participles, it's grammatically logical to use them as adjectives. Neither is being forced into a new language role.

I find we're more likely to rail against emerging usages when they distort grammar or syntax, as do the problems discussed in Part 1 of this article. In contrast, we're more willing to accept new usages when they're consistent with the established rules. Overall, it seems easier to fit new meanings into the treasure chest of English if there's a drawer already there for them. ■

Notes

1 "Growing pains," January 14, 2007, http://www.grammarphobia.com/blog/2007/01/growing-pains.html.

2 "Style guide," http://www.guardian.co.uk/styleguide/g.

3 "Addicting vs. addictive," March 5, 2011, http://www.grammarist.com/usage/addicting-addictive.

4 Mignon Fogarty, "Addictive Versus Addicting," July 6, 2007, http://grammar.quickanddirtytips.com/addictive-versus-addicting.aspx.

5 "Is crack addictive or addicting?," June 24, 2011, http://www.grammarphobia.com/blog/2011/06/addictive-addicting.html.

6 "A growing concern," October 6, 2008, http://www.grammarphobia.com/blog/2008/10/a-growing-concern.html.

Erratum

An error inadvertently appeared in "Words on the Street" in the Winter issue.

The sentence "Adding *of*, however, turns *couple* into a prepositional phrase that is able to modify *years*" should read "Adding *of*, however, creates a prepositional phrase (*of years*), which can serve as an adjective and can modify (and attach itself to) the noun *couple*."

This error has been corrected in the electronic version. We apologize to our readers.

De la vérification à l'audit

Cathryn Arnold et Vincent Halde

En mai 1983, le Comité de terminologie française de l'Ordre des comptables agréés du Québec (OCAQ) a publié un bulletin terminologique sur le terme *audit**, dont l'usage en français était déjà courant en raison de l'influence d'entreprises multinationales américaines. Voici la position de l'OCAQ par rapport à cet emprunt :

> Au niveau canadien, ces mots [*vérification* et *vérificateur*] n'ont aucun concurrent sérieux, et nous ne sentons pas la nécessité de les abandonner au profit du mot « audit », un emprunt dont l'avenir est loin d'être assuré malgré sa vogue actuelle[1].

Vous aurez deviné que ce qui était vrai à l'époque ne l'est plus aujourd'hui.

Les variantes entre la terminologie comptable de la France et celle du Canada s'expliquaient autrefois par les différences entre les systèmes juridiques, les principes comptables généralement reconnus et les normes de vérification généralement reconnues** des deux pays. Ce n'est que dans la foulée de la mondialisation économique que la situation a changé avec l'établissement des Normes internationales d'audit (ISA, pour *International Standards on Auditing*) et des Normes internationales d'information financière (IFRS, pour *International Financial Reporting Standards*). L'adoption de principes comptables universels répondait au besoin de plus en plus pressant d'améliorer la compréhension mutuelle et la transparence à l'échelle mondiale.

Au Canada, le Conseil des normes d'audit et de certification a désigné les ISA à titre de Normes canadiennes d'audit (NCA) pour les audits d'états financiers des périodes closes à partir du 14 décembre 2010. Le passage aux IFRS s'effectue quant à lui en fonction des directives du Conseil sur la comptabilité dans le secteur public et du Conseil des normes comptables. À l'heure actuelle, les entreprises publiques, les entreprises à capital fermé, les entités ayant des activités à tarifs réglementés ainsi que les organismes sans but lucratif doivent les respecter, alors que les sociétés de placement et les fonds distincts des entreprises d'assurance-vie en feront autant à compter du 1er janvier 2013.

Les divers intervenants francophones touchés par la traduction de ces deux groupes de normes ont décidé de s'aligner sur des versions communes. Les Services linguistiques de l'Institut Canadien des Comptables Agréés se sont chargés de traduire les IFRS, tandis que le texte français des ISA est le fruit d'une collaboration entre la France, la Belgique, la Suisse et le Canada. Dans les deux cas, l'harmonisation de la terminologie a eu raison des termes *vérification* et *vérificateur*.

Le Canada est donc actuellement dans une période de transition terminologique. L'OCAQ a d'ailleurs établi un glossaire sur la nouvelle terminologie des NCA, dans lequel l'ensemble des entrées qui comprennent les termes *vérification* et *vérificateur* se trouve dans la colonne des anciens termes***. Il est également pertinent de noter que ces deux canadianismes comportent maintenant la mention « vieilli » dans la troisième édition du *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière*, publiée en 2011.

Au Québec, l'adoption du projet de loi 46 sur la comptabilité publique favorise aussi l'implantation du terme *auditeur* en rendant obligatoire l'emploi du titre « comptable agréé auditeur » ou « CA auditeur » pour les comptables agréés qui exercent la comptabilité publique.

Si l'avenir du terme *audit* au Canada était loin d'être assuré il y a trente ans, la normalisation des normes de comptabilité et d'audit a certainement changé la donne. Pour reprendre une formule bien connue de Grevisse, « l'usage a toujours raison, même quand il a tort ». ■

▸ Résumé chronologique à la page suivante

Note

1 « Audit, révision, vérification », *Terminologie comptable*, vol. 1, n° 27, mai 1983, http://ocaq.qc.ca/terminologie/bulletin/volume_1/versionpdf/1-27.pdf.

Sources

Comité de terminologie française de l'Ordre des comptables agréés du Québec. *Terminologie comptable*. Le Bordereau. http://ocaq.qc.ca/terminologie/default.asp.

Gouvernement du Québec. *Règlement sur les conditions d'utilisation des titres d'auditeur et d'auditrice des comptables agréés du Québec*, c. C-48, r. 7.1, Éditeur officiel du Québec, à jour au 1er novembre 2011. http://www.canlii.org/fr/qc/legis/regl/rrq-c-c-48-r-7.1/derniere/rrq-c-c-48-r-7.1.html.

Institut Canadien des Comptables Agréés. « Les IFRS au Canada ». http://www.icca.ca/ifrs/.

Ménard, Louis. *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière* (en ligne), 3e éd., ICCA, 2011.

Ordre des comptables agréés du Québec. http://ocaq.qc.ca.

* Le mot *audit*, qui est un nom masculin, rime avec *vite*.

** En France, il s'agit des « normes d'audit généralement admises ».

*** Fait intéressant, le verbe *auditer* y est proposé pour rendre l'anglais *to audit*.

Résumé chronologique

Année	Source	
1980	Office de la langue française (Québec)	Le terme *vérification* est retenu pour rendre l'anglais *audit*.
1983	Comité de terminologie française de l'Ordre des comptables agréés du Québec	Il n'est pas nécessaire d'abandonner le mot *vérification* au profit du mot *audit*.
2008	Ordre des comptables agréés du Québec	Tout rapport de certification ou rapport spécial daté du 15 décembre 2008, ou d'une date ultérieure, devra être signé « CA auditeur » ou « comptable agréé auditeur » par le comptable agréé responsable de la mission.
2010	Conseil des normes d'audit et de certification	Le Conseil a adopté les Normes internationales d'audit à titre de Normes canadiennes d'audit pour les audits des états financiers des périodes closes à compter du 14 décembre 2010.
2011	Conseil sur la comptabilité dans le secteur public	Les entreprises publiques doivent adopter les IFRS pour les exercices ouverts à compter du 1er janvier 2011.
2011	Conseil des normes comptables	Les entreprises à capital fermé ont la possibilité d'adopter, pour les exercices ouverts à compter du 1er janvier 2011, soit les IFRS, soit les nouvelles Normes comptables pour les entreprises à capital fermé.
2012	Conseil des normes comptables	Les entités ayant des activités à tarifs réglementés doivent adopter les IFRS depuis le 1er janvier 2012. Les organismes sans but lucratif ont la possibilité d'adopter, pour les exercices ouverts à compter du 1er janvier 2012, soit les IFRS, soit les Normes comptables pour les organismes sans but lucratif.
2013	Conseil des normes comptables	Les sociétés de placement et des fonds distincts des entreprises d'assurance-vie devront adopter les IFRS à compter du 1er janvier 2013.

La petite histoire d'une expression

Fanny Vittecoq

Avoir des yeux de lynx

Avoir des yeux de lynx signifie « avoir une excellente vue », « avoir des yeux perçants » ou, au sens figuré, « y voir clair dans les affaires ou dans le comportement des autres ». Au Canada, on dit souvent de quelqu'un qu'il *a un œil de lynx* pour dire qu'il repère facilement les erreurs bien cachées (p. ex. une faute d'orthographe dans un document ou une erreur de calcul), mais ce sens précis ne se trouve pas dans les dictionnaires.

Le lynx nous jette toutefois de la poudre aux yeux, car pour un félin, il n'a pas une vue exceptionnelle. Certes, il possède une bonne vision nocturne et détecte facilement les mouvements, mais lorsqu'il chasse, il se fie aussi à son ouïe très développée, qui lui permet de percevoir les moindres sons.

L'expression *avoir des yeux de lynx* semble plutôt provenir d'une confusion entre le mot *lynx* et le nom Lyncée, un personnage de la mythologie grecque qui possédait une vue surnaturelle. Pilote de l'Argo, qui conduisit le prince Jason et les 56 Argonautes dans la quête de la Toison d'Or, Lyncée avait le don de voir à travers les murs, les rochers et les nuages, ainsi qu'au fond des mers.

Maintenant que le mystère est percé, on ne verra plus jamais l'expression de la même façon! ■

À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Jean Delisle

Translation: Emma Harries

Erreurs de traduction historiques, fatidiques ou cocasses

Ceux qui ont pratiqué la traduction avant de réfléchir à cette gymnastique intellectuelle sont unanimes à reconnaître les écueils et les risques d'embûches qui guettent le traducteur au détour de chaque phrase. À toutes les époques abondent les témoignages sur la difficulté de cet exercice périlleux. En voici quelques échantillons* : « La traduction n'est pas aussi facile qu'un vain peuple le pense[1]. » « Nul art langagier ne l'emporte en difficulté sur celui de bien traduire[2]. » « Il est moins facile d'écrire les pensées des autres que les siennes propres[3]. » « De tous les livres à faire, le plus difficile, à mon avis, c'est une traduction[4]. » En raison même de sa complexité, la traduction donne lieu occasionnellement à des erreurs aux conséquences anodines, tragiques ou amusantes. Certaines de ces inexactitudes font leur nid dans la langue d'accueil au point où il est impossible de les déloger.

En ne considérant que nos deux langues officielles, nous pouvons distinguer trois catégories de traducteurs : ceux qui connaissent très bien le français et l'anglais; ceux qui connaissent bien le français, mais pas l'anglais et ceux qui connaissent bien l'anglais, mais pas le français. Seuls les premiers font de bons traducteurs. Ils maîtrisent leurs langues de travail et sont habiles à manier la plume. Leurs traductions sont réussies, car elles produisent chez les lecteurs les mêmes effets que les textes originaux. C'est l'idéal que cherche à atteindre tout traducteur professionnel consciencieux. N'ont pas les mêmes exigences de rigueur les traducteurs amateurs, improvisés ou charlatans.

Des caps et des plaines

Le contact des langues et leur méconnaissance sont propices aux interférences. Ainsi, l'explorateur malouin Jacques Cartier nomma « Cap-d'Espoir » un cap de la péninsule gaspésienne situé entre Percé et Grande-Rivière. Ironiquement, ce cap a déjà porté le nom de Cap-Désespoir, car les Anglais nommaient cette localité *Cape Despair*. Ce contresens d'origine phonétique est à rapprocher de la déformation de *lighthouse* en « litousse » (var. « létousse ») dans le parler des Gaspésiens.

* Extraits de mon recueil de plus de 3000 citations *La traduction en citations*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2007.

Historic, fateful or comical translation errors

Those who have practised the art of translation without first reflecting on the intellectual gymnastics required are unanimous in their recognition of the obstacles and pitfalls awaiting them at every twist and turn in the translation. Throughout history, accounts of the difficulty of this perilous activity abound. Here is just a small sample:* "Translation is not as easy as the average person thinks it is."[1] "Among the language arts, there is nothing harder than translating well."[2] "It is harder to write others' thoughts than one's own."[3] "Of all the books that one could write, I think the most difficult would be a translation."[4] Its complexity is the very reason why translation occasionally gives rise to mistakes that have harmless, tragic or amusing consequences. Some of these inaccuracies become so firmly entrenched in the target language that they are impossible to root out.

Just looking at our two official languages, we can identify three kinds of translators: those who know both French and English very well; those who know French well, but not English; and those who know English well, but not French. Only those in the first group make good translators. They master their working languages and have an impressive way with words. Their translations are first-rate, as they make the same impression on readers as do the original texts. Any conscientious professional translator strives for this ideal. Amateur, slapdash or charlatan translators do not impose the same stringent requirements on themselves.

Capes and plains

Contact between languages, coupled with a lack of linguistic knowledge, can lead to interference. For example, Saint-Malo explorer Jacques Cartier called the cape on the Gaspé Peninsula between Percé and Grande-Rivière *Cap-d'Espoir*. Ironically, it has also been called *Cap-Désespoir*, as the English referred to it as Cape Despair. This phonetic-based mistranslation can be likened to the Gaspésians' linguistic distortion of *lighthouse* into *litousse* (var. *létousse*). To each linguistic group

* Excerpts from my collection of over 3,000 quotations, *La traduction en citations*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2007.

À chaque groupe linguistique ses traductions fantaisistes et ses créations toponymiques et lexicales.

De même, combien de sentinelles de la langue française au Québec savent que l'appellation populaire « les plaines d'Abraham », haut lieu historique s'il en est, cache un anglicisme? Le toponyme *Plains of Abraham* figure pour la première fois sur une carte anglaise des débuts du Régime anglais. Retraduit en français, il a donné le calque « les plaines d'Abraham ». Or, sous le Régime français, on a toujours désigné les terrains situés en haut de la terre d'Abraham Martin (1589-1664) « les Hauteurs d'Abraham[5] ». Ce n'est pas sans raison, car ces hauteurs du promontoire de Québec forment un plateau et non une plaine, terme impropre ici*. Pied de nez des conquérants anglo-saxons? Facétie de l'histoire?

La bataille des plaines d'Abraham n'aurait duré qu'une quinzaine de minutes, mais celle que livrent les francophones contre les anglicismes perdure. Il serait futile, toutefois, de tenter d'éradiquer de notre paysage langagier l'anglicisme « les plaines d'Abraham », tant il est incrusté dans notre langue et notre histoire, pour ne pas dire dans notre conscience nationale. En voici une confirmation *ab absurdo*. Un interprète étranger connaissant mal la toponymie canadienne entendit dans ses écouteurs… *the Plains of Abraham*, ce qu'il traduisit aussitôt par « les avions d'Abraham », traduction qui laissa ses auditeurs interloqués. La maîtrise des langues ne suffit pas pour bien traduire. Il faut y associer la connaissance du monde.

Les plaines d'Abraham / Plains of Abraham

Une mouche éventrée

« On ne traduit pas seulement un lexique, rappelle l'écrivaine et traductrice Marie José Thériault, mais aussi une façon de vivre et une façon de penser[6]. » Les ouvrages américains ou canadiens-anglais traduits en France par d'excellents traducteurs gomment parfois certaines réalités propres à l'Amérique du Nord. Ainsi, dans la traduction française d'une nouvelle de F. Scott Fitzgerald, les « 5 & 10 », ces magasins à rabais aussi appelés *dime stores*, sont devenus sous la plume du traducteur français des « Prisunic », chaîne inexistante en Amérique. Un traducteur d'ici aurait probablement rendu « 5 & 10 » par « 5-10-15 », puisque c'est sous ce nom qu'étaient connus ces magasins à la même époque.

* « Le parc des Champs-de-Bataille » en est l'appellation officielle.

its own imaginative translations and whimsical creations of place names and words!

Similarly, how many guardians of the French language in Quebec know that the popularly named Plains of Abraham—a historic site if ever there was one—conceal an anglicism? The toponym Plains of Abraham appeared for the first time on an English map in the early days of English rule. Translated back into French, it produced the calque *plaines d'Abraham*. Yet, during the French regime, the high ground above the plot of land belonging to Abraham Martin (1589–1664) was always referred to as the *Hauteurs d'Abraham*.[5] This was not without good reason, given that the heights on Quebec City's promontory form a plateau, not a plain, an incorrect term in this context.* Was it a bit of nose-thumbing by the Anglo-Saxon conquerors? Historical facetiousness?

The battle of the Plains of Abraham was over in approximately 15 minutes, but the battle waged by Francophones against anglicisms goes on. It would be futile, however, to try to eradicate the anglicism *plaines d'Abraham* from our linguistic landscape, given how deeply embedded it is in our language and history—one might even say, in our national consciousness. The following anecdote serves as *ab absurdo* confirmation. Upon hearing "the Plains of Abraham" in his earphones, a foreign interpreter unfamiliar with Canadian place names automatically translated it as *les avions d'Abraham*, which left those listening quite taken aback. It just goes to show that a perfect command of the languages in question is not all that's required to produce good translations. Knowledge of the world is also required.

A disembowelled fly

"You translate not just words," writer and translator Marie José Thériault reminds us, "but also a way of living and thinking."[6] When American or English-Canadian writing is translated in France, even by very competent translators, some purely North American things can be erased. Thus, the 5 & 10 variety stores, aka five-and-dimes or dime stores, mentioned by F. Scott Fitzgerald in one of his short stories became in the hands of a translator from France "Prisunic," a chain that did not even exist in North America. A Canadian translator would have probably rendered "5 & 10" as *5-10-15* in French, since that was what these stores were called at the time.

* It is officially called Battlefields Park.

Elle est plutôt étrange, dans un roman de Margaret Atwood, cette « mouche éventrée » en lieu et place d'une braguette ouverte (*an open fly*)[7]. La chose existant des deux côtés de l'Atlantique, cette boulette ne peut être que la conséquence d'un moment d'inattention ou de fatigue de la part du traducteur. Elle n'est pas sans rappeler la fameuse traduction-machine de *Time flies like an arrow* : « Les mouches du temps aiment une flèche ».

Dans le roman de Marilyn French, *Toilettes pour femmes*[8], le passage « *down at the Sunoco station there was a full-sized cardboard poster of a lady in a bathing suit* » est rendu en français par : « à la gare de Sonnoco [*sic*], une photo grandeur nature d'une dame en maillot de bain ». Ici, le traducteur fait d'une pétrolière un toponyme et transforme une station-service en gare ferroviaire. Cet exemple, comme le suivant, confirme que tout texte recèle une part d'implicite sous la surface des mots. Ces compléments cognitifs sont essentiels à la construction du sens. La connaissance du monde…

Faire du mot « hémicycle » un synonyme de *House of Commons*, comme cela s'est vu dans la traduction d'un document officiel, c'est ignorer que l'enceinte où siègent les élus canadiens est rectangulaire, contrairement à celle de l'Assemblée nationale en France qui, elle, a la forme d'un demi-cercle. Il ne faut pas confondre les figures géométriques.

Fusée, bonnet et chemise

Dans le genre « traduction insensible aux réalités culturelles », la palme revient à la traduction du roman de Mordecai Richler *Le monde de Barney*[9]. On y déambule St. Catherine Street ou Urban Street [rue Saint-Urbain]; la rue Bishop se mue étrangement en « rue de l'Évêque »; les gosses de Montréal fréquentent le lycée, jouent dans des courettes [cours] et enjambent des congères; le Canadien est éliminé en six jeux [matchs] ou gagne la Stanley Cup* grâce à Maurice Richard, dit la Fusée [Le Rocket], et l'arbitre inflige un carton rouge à Dickie Moore; le narrateur veut « attraper le créneau horaire des news sur le réseau national de CBC-TV ».

* C'est un progrès par rapport à la « tasse Stanley » : « La salle du conseil d'administration des Brasseries Molson à Montréal ne ressemble à aucune autre au Canada […] Comme décoration moderne, on trouve seulement deux tasses Stanley miniatures, montrant que les Canadiens de Montréal appartiennent à la plus importante brasserie du pays » (Shirley E. Woods, *La saga des Molson, 1763-1983*, trad. par Marie-Catherine Laduré, Éditions de l'Homme, 1983, p. 15).

In a Margaret Atwood novel, a *mouche éventrée* (disembowelled fly) makes a strangely sudden appearance where a *braguette ouverte* (open fly) should be.[7] Since zippers exist on both sides of the Atlantic, the translator's blunder could only be due to a lapse in concentration or a lack of sleep. This mistranslation is reminiscent of the notorious machine translation of "Time flies like an arrow": *Les mouches du temps aiment une flèche*.

In Marilyn French's novel *The Women's Room*,[8] the passage "down at the Sunoco station there was a full-sized cardboard poster of a lady in a bathing suit" is rendered into French as "*à la gare de Sonnoco [sic], une photo grandeur nature d'une dame en maillot de bain*." Here, the translator has turned a gas station into a train station and the franchise's name into a place name. This example and the following one confirm that between the lines of any text lies an implicit part of the message. Consciously or subconsciously deciphering that part is essential to grasping the full meaning. Once again, knowledge of the world….

Turning the word *hémicycle* into a synonym for the House of Commons, as was the case in the translation of an official document, betrays ignorance of the fact that the chamber where Canada's elected representatives sit in session is in fact rectangular, unlike that of the French National Assembly, which is in the shape of a semicircle. It's important not to mix up geometric shapes!

Chambre des communes / House of Commons

Assemblée nationale de France / French National Assembly

The Rocket, a bonnet and a shirt

As for translations that fail to take into account the unique characteristics of a culture, the translation of Mordecai Richler's novel *Barney's Version*[9] takes the prize. In *Le monde de Barney*, one strolls along Montréal's St. Catherine Street and Urban Street, instead of *rue Sainte-Catherine* and *rue Saint-Urbain*, and Bishop Street, or *rue Bishop*, is strangely transformed into *rue de l'Évêque*. The translator would have you believe that in Montréal kids are referred to as *gosses* (testicles!) and go to *lycée*, instead of *école secondaire* (high school), play in *courettes* (courtyards), not *cours* (backyards), and step over *congères*,

* This is an improvement, however, over the *tasse Stanley*: "La salle du conseil d'administration des Brasseries Molson à Montréal ne ressemble à aucune autre au Canada […] Comme décoration moderne, on trouve seulement deux tasses Stanley miniatures, montrant que les Canadiens de Montréal appartiennent à la plus importante brasserie du pays." (Shirley E. Woods, *La saga des Molson, 1763-1983*, translated by Marie-Catherine Laduré, Éditions de l'Homme, 1983, p. 15.)

Coupe Stanley / Stanley Cup

Difficile de méconnaître à ce point les particularités montréalaises, québécoises ou canadiennes. Le traducteur connaissait mal le « monde de Barney ». Cette traduction, quoique lisible, dépouille l'œuvre de Richler de son « américanité » et en fait un roman étranger. D'aucuns y verront un acte de sabotage culturel*.

D'autres erreurs de traduction, plus anodines, font sourire. Ainsi, l'abbé Prévost, traduisant la relation d'un des voyages de William Towston, rencontra une phrase où il était dit que le navigateur anglais, n'ayant plus de voiles entières, employa « *a bonnet* », soit une voile légère attachée à une voile principale inférieure. Peu versé dans les termes de marine, l'auteur de *Manon Lescaut* écrivit sans sourciller : « Towston suspendit à son mât son vieux bonnet avec lequel il se conduisit à l'île de Wight[10]. »

Pour rester dans le domaine de l'habillement, Pierre-Antoine de La Place, premier traducteur de Shakespeare en français après Voltaire, traduisit le titre de la comédie de Colley Cibber *Love's Last Shift* (« Le dernier expédient de l'amour ») par « La dernière chemise de l'amour ». L'histoire ne dit pas s'il y a laissé la sienne.

Bavures militaires

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les Allemands encerclèrent la ville de Bastogne et exigèrent la reddition sans conditions des Américains. Le Général McAuliffe leur fit cette réponse laconique, restée célèbre : « *Nuts!* » La traduction littérale de l'interprète allemand (« Noix! ») plongea les généraux de la Wehrmacht dans un abîme d'incompréhension.

Sur une note plus grave, nous avons toutes les raisons de croire que le triste destin d'Hiroshima aurait été la conséquence d'une erreur de traduction. Dans son ouvrage *The Fall of Japan*[11], William Craig écrit qu'à l'issue de la Conférence de Potsdam, en juillet 1945, les Alliés adressèrent un ultimatum au premier ministre japonais. Ils exigeaient la capitulation inconditionnelle du Japon. À Tokyo, les journalistes pressèrent le premier ministre Kantaro Suzuki de

* Il faut dire, à la décharge de l'éditeur, que les erreurs les plus grossières ont été corrigées dans la réédition de 2010 imprimée au Québec chez Transcontinental Gagné.

instead of *bancs de neige* (snowbanks). Plus, the Montréal Canadiens are eliminated in six *jeux*, instead of six *matchs* [games]; they win the Stanley Cup* thanks to Maurice Richard, aka *la Fusée*, not *Le Rocket*; a referee gives Dickie Moore a *carton rouge* (red card used in soccer), not a penalty; and the narrator wants to *attraper* (physically catch), instead of *ne pas rater* (figuratively catch), the *créneau horaire des news* (news time slot), instead of *bulletin de nouvelles* (just "news" and without the anglicism), on CBC, instead of *Radio-Canada*, needlessly specifying that it's a national network. Can someone be so unaware of the unique characteristics of Montréal, Quebec and Canada? Clearly the translator was unfamiliar with the *monde de Barney*. Although readable, the translation strips Richler's writing of its North American character and turns it into foreign prose, which some might view as an act of cultural sabotage.*

Other, more harmless translation errors can be quite funny. For example, Abbé Prévost, translating an account of a voyage by William Towston, came across a sentence stating that the English navigator, having run out of full sails, used a bonnet, i.e. a small sail that attaches to a course (the lowest primary sail). Not well versed in nautical terms, the author of *Manon Lescaut* calqued "bonnet" into French without batting an eye. However, since *bonnet* means "hat" or more specifically "cap" in French, he essentially wrote that Towston was able to sail to the Isle of Wight by hanging his old cap on the mast.[10]

While we're on the topic of clothing, it's worth noting that Pierre-Antoine de La Place, who after Voltaire was the first to translate Shakespeare into French, rendered the title of Colley Cibber's comedy *Love's Last Shift* (*Le dernier expédient de l'amour*) as *La dernière chemise de l'amour* (*Love's Last Shirt*). Whether it cost him dearly, leaving him with nothing but the shirt on his back...may be lost to history.

Military blunders

Toward the end of World War II, the Germans encircled the town of Bastogne and demanded that the Americans defending the town surrender unconditionally. General McAuliffe issued his famous curt reply: "Nuts!" The German interpreter's literal rendering of the expression (the German word for a fruit consisting of a hard or tough shell around an edible kernel) threw the Wehrmacht generals into a state of confusion.

On a more serious note, we have every reason to believe that the sad fate of Hiroshima was the result of a translation error. As noted by William Craig in his book *The Fall of Japan*,[11] one outcome of the Potsdam Conference held in July 1945 was the Allied ultimatum issued to the Prime Minister of Japan, demanding Japan's unconditional surrender. In Tokyo, journalists urged Prime Minister Kantaro Suzuki to advise them of the official reaction. The Prime Minister replied that

* In the publisher's defence, it should be noted that the worst mistakes were corrected in the 2010 edition, printed in Quebec by Transcontinental Gagné.

leur communiquer la réaction des autorités. Celui-ci leur répondit que son gouvernement « s'abstenait de tout commentaire pour le moment ». Dans sa déclaration, il utilisa le mot *mokusatsu*, très polysémique. Les agences de presse japonaises et les traducteurs lui donnèrent le sens de « traiter avec un mépris silencieux », « ne pas tenir compte » (*to ignore*), ce qui faisait dire en substance au premier ministre : « Nous rejetons catégoriquement votre ultimatum. » Irrités par le ton arrogant de cette réponse, les Américains y virent une fin de non-recevoir. Dix jours plus tard, ils larguaient leur bombe meurtrière sur la ville japonaise. Cette erreur de traduction coûta la vie ce jour-là à 70 000 personnes.

Bombe atomique sur Hiroshima / Atomic bomb over Hiroshima

his government was refraining from any comment at that time. However, he used the word *mokusatsu*, which has multiple meanings. The Japanese news agencies and translators gave it the meaning of "to treat with silent contempt" or "to ignore," so the Prime Minister was essentially quoted as saying, "We categorically reject your ultimatum." Irritated by the arrogant tone of this reply, the Americans took it as a flat refusal. Ten days later, they dropped an atomic bomb on Hiroshima. This translation error cost the lives of 70,000 people.

Faux amis célèbres

On ne compte plus les incidents diplomatiques ou politiques provoqués par la traduction anglaise du verbe « demander », dont la ressemblance formelle avec *to demand* suggère insidieusement une équivalence de sens. Le gouvernement de Jean Lesage, entre autres, en a été victime en 1963 lors d'une conférence fédérale-provinciale. La presse anglophone s'était alors offusquée de l'attitude du Québec. Source de malentendu, cette erreur de traduction s'accompagne inévitablement d'un durcissement de ton du Canada anglais à l'égard du Québec.

Elle a un précédent historique international. Vers 1830, Paris et Washington avaient engagé des pourparlers au sujet d'une indemnité. Le ton était vif et le président Jackson avait proposé au Congrès des mesures d'un caractère exceptionnel. Le message que la France fit parvenir à la Maison-Blanche commençait ainsi : « Le gouvernement français demande… », ce qu'un secrétaire traduisit par « *The French Government demands*… » La réaction du président américain fut immédiate et énergique : « Si le gouvernement français ose "exiger" quoi que ce soit des États-Unis, il n'obtiendra rien. » Heureusement, le calme revint une fois la traduction corrigée[12].

Famous faux amis

Countless are the number of political or diplomatic incidents provoked by the English translation of the French verb *demander* [to ask], given its strong resemblance to the English verb "to demand," insidiously suggesting equivalent meaning. Jean Lesage's government fell victim to this during a federal-provincial conference in 1963, as have others before and since. The Anglophone media were offended by the Government of Quebec's arrogant attitude. The source of many a misunderstanding, this mistranslation was inevitably followed by a hardening of English Canada's tone with Quebec.

This mistake has a historic international precedent. Around 1830, Paris and Washington entered into heated talks over an indemnity, and President Jackson proposed extraordinary measures to Congress. A message sent to the White House by France began as follows: "*Le gouvernement français demande*…," which a secretary translated as "The French Government demands…." The US President replied swiftly and forcefully that if the French government dared to "demand" anything whatsoever from the United States, it would obtain nothing. Luckily, calm was restored once the translation had been corrected.[12]

La figue d'Adam

On sait qu'il n'y avait pas de pommiers dans les pays bibliques. Pourquoi alors en français le fruit défendu est-il une pomme? Il s'agit d'une mauvaise traduction du mot latin *pomum*, qui signifie un fruit quelconque, et non le fruit du pommier (*malum*). Ainsi, l'arbre de la connaissance ne serait pas un pommier, mais probablement un figuier. Ce serait donc une figue que, selon la légende de la Genèse, Ève aurait donnée à manger à Adam et qui lui serait restée en travers de la gorge.

Adam et Ève / Adam and Eve

Adam's fig

We know that there were no apple trees in biblical lands. Why then is the forbidden fruit an apple? It's due to a bad translation of the Latin word *pomum*, which means any fruit and not specifically the fruit of an apple tree (*malum*). The tree of knowledge would therefore not have been an apple tree, but likely a fig tree. So the fruit in the Book of Genesis that Eve is said to have given to Adam to eat and that reportedly got lodged in his throat was likely a fig.

La Bible, abondamment traduite, foisonne d'erreurs semblables. Tout le monde connaît le passage de l'Évangile où il est dit qu'« il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux » (Mt, 19, 24). L'image d'un chameau passant par le chas d'une aiguille est assez insolite. En fait, ce n'est pas ce que dit le texte grec. Le traducteur de cet Évangile en latin a confondu les mots *kamelos* (chameau) et *kamilos* (câble). Mais l'enseignement étant clair, les exégètes n'ont pas jugé nécessaire de rectifier la faute.

Contresens séduisants

Un traducteur anglais traduisit « Dieu défend l'adultère » par « *God defends adultery* » sans se douter que les deux verbes sont des faux amis et que sa version ouvrait la voie à une libéralisation des mœurs, l'infidélité de la traduction conduisant à l'infidélité conjugale.

Invité à un important congrès au Danemark, un linguiste de renom, dont les ouvrages avaient été traduits en danois, fut fort surpris qu'un collègue présente une théorie dont il n'avait jamais entendu parler, bien qu'on lui en attribuât la paternité. Cette théorie reposait en réalité sur une erreur de traduction. L'éminent linguiste trouva cette explication théorique si séduisante et si opérante qu'il l'adopta sur-le-champ[13]. Comme quoi un contresens peut être source de progrès.

Bourdes d'interprètes

Lors d'une tournée en Chine, le maire de Montréal Jean Drapeau a invité ses auditeurs, par l'entremise de son interprète chinois, « à battre son frère quand il est ivre ». Étonnés d'entendre le magistrat préconiser une telle violence, les journalistes ont réclamé le texte de son allocution. Quelle ne fut pas leur surprise de découvrir que le maire avait dit qu'« il faut battre le fer quand il est chaud[14] ».

Un délégué espagnol dit en ouvrant son micro : « *Estoy constipado, perdónadme* », soit « Je suis enrhumé, veuillez m'excuser ». Distraite, l'interprète traduit : « Excusez-moi, je suis constipé. » Explosion de rires au sein de la délégation française qui se tord. La salle se trémousse, dévorée par la curiosité. Tout le monde syntonise le canal français et se retourne vers les cabines. L'interprète, confuse, tente de s'expliquer; rien n'y fait. Au milieu de l'hilarité générale, la malheureuse est invitée à quitter les lieux[15]. Ce jour-là, elle en a pris pour son rhume…

En conclusion, force est de reconnaître que, si l'erreur de traduction a parfois des conséquences dramatiques, l'hécatombe d'Hiroshima par exemple, elle peut aussi avoir du bon : créer de nouveaux toponymes, renouveler une image biblique, faire progresser la linguistique, dérider un auditoire, sans oublier la navigation au « bonnet ». ■

The Bible, an oft-translated text, abounds with such mistakes. Everyone knows the following passage from the Gospel: "It is easier for a camel to pass through the eye of a needle than for a rich man to enter the kingdom of heaven" (Matthew 19:24). If the image of a camel passing through the eye of a needle seems unusual, it may be because that's not what the Greek text states. The person who translated this Gospel into Latin mistook the word *kamilos* (rope) for *kamelos* (camel). But since the teaching is clear all the same, the exegetes did not deem it necessary to rectify the mistake.

Amusing mistranslations

In this category, one finds the following English mistranslation of *Dieu défend l'adultère*: God defends adultery. Without realizing that the two verbs are faux amis, the translator produced an unfaithful translation that essentially condones looser morals leading to marital infidelity.

A renowned linguist whose work was translated into Danish attended a major conference in Denmark, where he was very surprised to learn that a theory presented by a colleague—which was entirely new to him—was in fact attributed to him. It was all the result of a translation error. However, the distinguished linguist found the theory so compelling and sound that he adopted it on the spot.[13] It just goes to show that a mistranslation can give rise to progress.

Misinterpretations

During a visit to China, Montréal Mayor Jean Drapeau, speaking through his Chinese interpreter, invited his audience to "hit his brother when he is drunk" (*battre son frère quand il est ivre*). Surprised to hear the mayor advocate such violence, the journalists requested a transcript of his speech. The mystery was solved when they discovered that the mayor had in fact said, "strike while the iron is hot" (*battre le fer quand il est chaud*).[14]

In another context, a Spanish delegate turning on his microphone said, "*Estoy constipado, perdónadme*," in other words, "Please excuse me, I have a cold." Not paying attention, the French interpreter rendered his words as, "Excuse me, I'm constipated." The French delegation collapsed into gales of laughter, causing a stir in the room and arousing the curiosity of all. Everyone tuned into the French channel and turned around to look at the booths. The interpreter, embarrassed, attempted to explain, but to no avail. Amid the general amusement, the poor interpreter was asked to leave.[15] That day, a delegate's indisposition earned the interpreter an earful….

In conclusion, experience shows that although translation errors sometimes lead to grave consequences, like the horrible carnage at Hiroshima, they can also do good by producing new place names, breathing new life into biblical imagery, advancing linguistics and amusing an audience—not to mention introducing new navigation techniques through the use of an old cap (*un bonnet*). ■

Notes

1 Pierre Daviault, « Cours de traduction », Université d'Ottawa, École de traduction et d'interprétation, 1936. Inédit.

2 René et Jeannine Étiemble, *L'art d'écrire*, Seghers, 1970, p. 12.

3 Michel de Marolles, « Préface » des *Satyres de Juvénal* [c1653], cité dans Roger Zuber, *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique*, A. Colin, 1968, p. 137.

4 Alphonse de Lamartine, cité dans Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du* XIXe *siècle* [. . .], Larousse et Boyer, 1866-1890, t. 15, p. 389.

5 Marcel Trudel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Hurtubise, 2010, t. 5, p. 136.

6 Citée dans Corinne Durin, « Entretien avec Marie José Thériault », *Spirale*, n° 147, 1996, p. 16-17.

7 *Ibid*.

8 Trad. par Philippe Guilhon, Laffont, 1978, p. 31.

9 Trad. par Bernard Cohen, Albin Michel, 1999.

10 Henry Harrisse, *L'abbé Prévost : histoire de sa vie et de ses œuvres d'après des documents nouveaux*, C. Lévy, 1896, p. 49.

11 Dell Publishing, 1967, p. 58-59. Version française : *La chute du Japon*, trad. par Jacques Brécard, Laffont, 1969, p. 97-98.

12 « Traduction fautive », *Le Devoir*, 29 novembre 1963, p. 4.

13 *Actes des premières assises de la traduction littéraire (Arles 1984)*, Actes Sud/ATLAS, 1985, p. 125.

14 Monica Anthony, *Mosaic*, vol. 3-4, 1996, p. 19-20.

15 John Coleman-Holmes, *Mâcher du coton*, Entre-temps, 1971, p. 201.

Notes

1 Pierre Daviault, "Cours de traduction" [Translation Seminar], University of Ottawa, School of Translation and Interpretation, 1936. Unpublished.

2 René and Jeannine Étiemble, *L'art d'écrire*, Seghers, 1970, p. 12.

3 Michel de Marolles, Preface to *Satyres de Juvénal* [c1653], quoted in Roger Zuber, *Les "belles infidèles" et la formation du goût classique*, A. Colin, 1968, p. 137.

4 Alphonse de Lamartine, quoted in Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du* XIXe *siècle* [. . .], Larousse et Boyer, 1866–1890, Vol. 15, p. 389.

5 Marcel Trudel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Hurtubise, 2010, Vol. 5, p. 136.

6 Quoted in Corinne Durin, "Entretien avec Marie José Thériault," *Spirale*, No. 147, 1996, pp. 16–17.

7 Ibid.

8 Translated by Philippe Guilhon, Laffont, 1978, p. 31.

9 Translated by Bernard Cohen, Albin Michel, 1999.

10 Henry Harrisse, *L'abbé Prévost: histoire de sa vie et de ses œuvres d'après des documents nouveaux*, C. Lévy, 1896, p. 49.

11 Dell Publishing, 1967, pp. 58–59. French version: *La chute du Japon*, translated by Jacques Brécard, Laffont, 1969, pp. 97–98.

12 "Traduction fautive," *Le Devoir*, November 29, 1963, p. 4.

13 *Actes des premières assises de la traduction littéraire (Arles 1984)*, Actes Sud/ATLAS, 1985, p. 125.

14 Monica Anthony, *Mosaic*, Vol. 3–4, 1996, pp. 19–20.

15 John Coleman-Holmes, *Mâcher du coton*, Entre-temps, 1971, p. 201.

All the Buzz

Integer divides consumer shopping into three parts: **pretail**, *primarily communication that consumers access at home, like websites or flyers;* **retail** – *every aspect of the in-store experience; and* **post-tail**, *follow-up communication and brand experiences after leaving the store.*

Ottawa Citizen, 4 November 2011

La terminologie des gangs de rue sous la loupe

Amélie Bazin

Dans le cadre de leurs fonctions, les langagiers du Bureau de la traduction sont appelés à traduire des documents pour leurs clients répartis dans tous les ministères ou à produire de la terminologie spécialisée. Les sujets traités par ces ministères sont variés : la finance, le droit, la sécurité publique, la santé, les services sociaux, le transport, la défense du pays, etc. Les terminologues du Bureau ont donc développé une expertise impressionnante dans des domaines insoupçonnés du public.

Dans le présent article, vous en apprendrez un peu plus sur le travail des terminologues de la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction. J'y présente une démarche utilisée dans le contexte d'une recherche ponctuelle en criminologie, plus particulièrement sur les gangs de rue. Les termes en caractères gras ont fait l'objet de recherches terminologiques; les résultats sont consignés dans *TERMIUM Plus®*. De plus, un petit lexique bilingue se trouve à la fin de l'article.

Une traductrice a fait appel aux services de recherche ponctuelle de la DNT pour trouver les équivalents français de trois termes anglais directement liés aux comportements et aux habitudes des gangs de rue : *signaling*, *cybersignaling* et *netbanging*.

La recherche ponctuelle

La première étape d'une recherche ponctuelle consiste à faire des lectures pour s'instruire sur le sujet. Avant de traiter cette demande, je ne connaissais rien aux gangs de rue. Je devais donc commencer par trouver des renseignements de base pour répondre à mes questions : Comment fonctionnent les gangs de rue? Qui est responsable de quoi dans un gang? Y a-t-il une hiérarchie à respecter? Comment les membres des gangs se regroupent-ils? Pourquoi se regroupent-ils? Quelles sont leurs coutumes et leurs préférences? En quoi diffèrent-ils des organisations criminelles? Mes questions étaient nombreuses; les sources pour y répondre, plutôt rares.

Gang de *rue* ou gang de *rues*?

À la DNT, un principe terminologique est d'employer autant que possible un complément du nom au singulier, à moins que le pluriel soit nécessaire pour désigner une notion particulière. Dans le syntagme *gang de rue*, la particule *rue* fait référence au territoire délimité par la rue. Le terme *rue* doit donc être au singulier. Autre précision importante : le terme *gang de rue* s'emploie au masculin.

L'analyse des sources

Les sources sont essentielles au travail des terminologues. Il est important de déterminer quel type de source convient à la recherche et d'évaluer la fiabilité d'une source. Certains critères – la notoriété de l'auteur, la maison d'édition, l'année de publication, le style de rédaction et le type de publication – permettent de juger de la qualité d'une source.

Par exemple, une revue spécialisée qui publie les résultats d'une recherche médicale menée par des professeurs d'une université reconnue pour sa faculté de médecine constitue une source fiable dans le domaine médical. En revanche, un blogue, un forum ou un groupe de discussion public ne constituent pas des sources aussi fiables.

Dans le cas d'une recherche sur les gangs de rue, en plus des sources très fiables comme les criminologues, les professeurs de criminologie et les spécialistes des différents corps policiers, sont considérés comme des experts les membres actifs et les anciens membres des gangs. Comment avoir accès à ces « experts »? En consultant leurs blogues, les forums et d'autres groupes de discussion.

Même si la qualité linguistique de ces sources laisse généralement à désirer et que leur contenu est rarement pertinent (les détails de la soirée de M. Untel n'intéressent pas nécessairement les terminologues), les blogues renferment une foule de renseignements utiles à l'étude des habitudes des gangs de rue. Les membres des gangs étant très actifs sur Internet, j'ai pu trouver sur des blogues les réponses à presque toutes les questions que je me posais au début de la recherche.

Rouge, bleu, vert…

Cela va sans dire, le langage des gangs de rue est coloré. Saviez-vous que les gangs s'affichent et se distinguent par des couleurs, les plus connues étant le rouge, le bleu et le vert? Le lien entre les couleurs des gangs de rue et la recherche terminologique peut sembler ténu, mais tous les détails ont leur importance au moment d'effectuer une recherche.

L'affichage, loi des gangs de rue

Le terme **affichage** (*signaling*) désigne la manière d'indiquer son **affiliation à un gang de rue**. Les **membres des gangs de rue** exhibent leur affiliation et s'affichent de différentes façons. Par exemple, ils se font tatouer partout sur le corps des symboles représentatifs des principes du gang (lettres, chiffres, images, slogans, etc.). Ils portent aussi des accessoires, comme des foulards de la couleur de leur gang.

Ils achètent habituellement une marque de vêtements précise et mettent parfois la jambe droite ou gauche du pantalon dans leur chaussette. De plus, ils tournent leur casquette de baseball modifiée à l'effigie du gang vers la droite ou vers la gauche et ils ne portent que des chaussures d'une marque particulière, toujours selon les principes du gang.

Les membres respectent les principes d'affichage de leur gang pour éviter les représailles. De plus, outre les signes physiques déjà mentionnés, ils doivent se plier à bien d'autres règles : réussir le rituel initiatique, écouter la bonne musique, réciter les bons poèmes, habiter le bon quartier (les gangs sont territoriaux), porter les bons vêtements, acheter les bons bijoux, dessiner les bons graffitis, posséder les armes fétiches et plus encore.

Cet affichage est physique, visuel. C'est l'affichage quotidien, celui que les gens ne faisant pas partie d'un gang apprennent à reconnaître. Mais l'affichage des gangs ne s'arrête pas à ces signes.

Les gangs sur le Web

Avec l'utilisation massive des médias sociaux, on trouve maintenant le **cyberaffichage**, ou l'**affichage en ligne**. Ces synonymes, des néologismes, rendent la notion de l'anglais *cybersignaling*.

La notion de cyberaffichage est encore toute jeune. C'est en quelque sorte une extension du phénomène de l'affichage et le fonctionnement est presque le même : les membres des gangs désirent prouver leur affiliation à leur gang, mais ils le font sur Internet. Leur profil Facebook ou MySpace est garni de photos compromettantes : récoltes de marijuana, séances de tatouage, voitures de luxe, armes récemment acquises, etc. Les membres y racontent aussi leurs soirées en gang et leurs activités, souvent criminelles. Le cyberaffichage est connu dans les milieux policiers; les enquêteurs sont actifs sur le Web et surveillent la fréquentation des sites préférés des membres des gangs.

Après l'affichage et le cyberaffichage, le *netbanging*

La recherche terminologique bilingue consiste à travailler à partir du terme de départ afin de bien comprendre la notion en jeu et de recenser les synonymes, le cas échéant. La notion que recouvre le terme anglais ***netbanging*** combine en quelque sorte les notions d'affichage, de cyberaffichage et de criminalité. Plusieurs sources Internet permettent d'attester des synonymes d'un niveau de langue plus soutenu que *netbanging* : *Internet gang activity*, *gang-related activity on the Web*, ou encore *gang-related Internet activity*. Un extrait tiré du site Web de la Gendarmerie royale du Canada (GRC) dresse un portait complet de la situation. Tous les traits nécessaires à la compréhension de la notion s'y trouvent :

NETBANGING

Gang members are increasingly taking their allegiances and feuds on-line. "Netbanging" refers to a wide variety of gang-related activities on the Web including the communication of information among gang members, recruitment activities and provoking hostilities amongst rival gangs through derogatory posts. Law enforcement officers are utilizing gang-related Internet activity in investigations. For example, detectives in Palm Beach, Florida, recently recovered 14 firearms in a search which was initiated after viewing on-line material.

Through the Internet, youth gangs can expand their reach across the globe[1].

D'un point de vue terminologique, le cas de *netbanging* n'est pas différent de tout autre terme : les synonymes foisonnent. On trouve, entre autres, ***cyberbanging*** et *ebanging*. Chaque variante lexicale anglaise existe avec et sans trait d'union.

En quoi consiste le travail des terminologues?

Le travail des terminologues du Bureau de la traduction est varié. Il consiste principalement à enrichir le contenu de *TERMIUM Plus*®, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada. Pour vous donner une idée de la variété des tâches, en voici quelques-unes :

- effectuer des recherches ponctuelles pour aider les clients à bien rendre les termes spécialisés et techniques trouvés dans leurs textes;
- élaborer des lexiques, à la demande de clients externes ou selon les besoins du Bureau;
- analyser des cas de terminologie existants qui présentent des problèmes de compréhension, d'utilisation fautive ou d'équivalents erronés (p. ex. *événement sportif* vs *manifestation sportive*);
- analyser et commenter des listes de termes et de néologismes provenant de partenaires étrangers afin de normaliser la terminologie utilisée ailleurs dans le monde;
- participer à des comités de normalisation, comme celui du PAJLO (Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles) et ceux de l'ISO (Organisation internationale de normalisation).

Ces tâches mènent également à l'uniformisation de la terminologie dans toutes les sphères d'activité auxquelles touche la fonction publique fédérale.

En français, s'il vous plaît

Le site Web de la GRC propose une traduction de l'extrait cité précédemment :

> **NETBANGING**
>
> Les membres de bandes font part de leurs allégeances et provoquent des querelles en ligne. Le terme *netbanging* désigne une grande variété d'activités reliées aux bandes qui se déroulent sur le Web, comme la communication de renseignements entre les membres d'une bande, des activités de recrutement et la provocation d'hostilités entre bandes rivales par la publication de messages méprisants. Les policiers se servent des activités des bandes sur Internet pour mener leurs enquêtes. Par exemple, des détectives de Palm Beach, en Floride, ont retrouvé 14 armes à feu lors d'une perquisition qui a été lancée après avoir visionné du matériel en ligne.
>
> Grâce à Internet, les bandes de jeunes peuvent élargir leur rayon d'action au monde entier[2].

Bien entendu, dans notre contexte de travail, il n'était pas question de suggérer à la traductrice d'utiliser un terme anglais dans sa traduction. Le travail des terminologues du Bureau de la traduction consiste à proposer des équivalents dans l'une ou l'autre langue officielle. Des recherches terminologiques exhaustives m'ont permis de proposer à la traductrice les néologismes suivants : *cyberactivité de gangs de rue*, *activité de gangs de rue en ligne* et *vie de gangs de rue en ligne*. Dans un avenir rapproché, les gangs de rue emploieront peut-être des termes plus concis ou de niveau de langue familier, mais dans le texte de la traductrice, ces solutions étaient les plus appropriées pour rendre en français la notion de *netbanging*.

Les démarches pour parvenir à ces termes ont été plus ardues qu'à l'habitude puisqu'il n'existait pas encore d'équivalent en français : recherches sur Internet et dans des ouvrages spécialisés, consultations de spécialistes, dont ceux du groupe Éclipse du Service de police de la Ville de Montréal et ceux de l'Escouade régionale mixte Outaouais.

À l'occasion d'un de mes appels, c'est même un téléphoniste du 911 qui a répondu! Je dois dire que j'étais assez surprise puisque j'avais composé le numéro non urgent : malgré mon délai serré, mon appel ne constituait tout de même pas une urgence policière.

Évolution

Le terme anglais *cyberbanging* continue de susciter mon intérêt et c'est dans l'optique de trouver un équivalent encore plus juste que j'ai demandé l'aide de mes collègues. Voici le néologisme qui remplacera les termes français proposés précédemment dans cet article : **cyberréseautage criminel**. Le cyberréseautage criminel correspond encore mieux à la notion de *cyberbanging*; nous l'avons même défini : « Réseautage en ligne effectué par des membres de gang de rue ou d'autres organisations criminelles en vue de se faire valoir ».

La terminologie évolue au même rythme que le domaine qu'elle décrit. Il ne serait pas surprenant, dans les prochains mois, d'entendre le terme *cyberbanging* à la radio ou à la télévision françaises, et ce, en dépit de notre recommandation.

Grâce à leurs travaux de terminologie, en particulier aux recherches ponctuelles, les terminologues du Bureau de la traduction remplissent le mandat de la DNT : examiner et normaliser la terminologie utilisée dans la fonction publique fédérale et diffuser cette terminologie dans *TERMIUM Plus®*. ■

Petit lexique des gangs de rue

Anglais	Français
criminal organization	organisation criminelle (n.f.)
cyberbanging; netbanging	cyberréseautage criminel (n.m.)
cybersignaling; cybersignalling	cyberaffichage (n.m.); affichage en ligne (n.m.)
signaling; signalling	affichage (n.m.); signalement d'appartenance (n.m.)
street gang	gang de rue (n.m.); bande de rue (n.f.)
street gang affiliation; gang affiliation	affiliation à un gang de rue (n.f.); affiliation à un gang (n.f.)
street gang member; gang member; gangbanger	membre de gang de rue (n.m.); membre de gang (n.m.)

Notes

1 Royal Canadian Mounted Police, *Feature Focus: Youth Gangs and Guns*, 2006, http://www.rcmp-grc.gc.ca/pubs/yg-ja/gangs-bandes-eng.pdf.

2 Gendarmerie royale du Canada, *Dossier spécial : les bandes de jeunes et les armes à feu*, 2006, http://www.rcmp-grc.gc.ca/pubs/yg-ja/gangs-bandes-fra.pdf.

All the Buzz

Bishop points out that the genius of Movember is how it perfectly harnesses the new trend for **slacktivism**, *the support of a social cause with little or no effort.*

Ottawa Citizen, 18 November 2011

El Rincón Español

Irma Nunan

Las abejas

La **abeja**, insecto perteneciente al orden de los **Himenópteros**, superfamilia **Apoidea**, es un insecto muy social que vive en **colonias** bastante organizadas donde cada abeja desempeña una labor específica de acuerdo a su casta, es decir, **reina**, **obrera** o **zángano**.

La **abeja reina**, cuyo promedio de vida es de 3 a 5 años, nace de un alvéolo real, se alimenta sólo con **jalea real** y tiene como función primordial la **puesta** de huevos, además de mantener la cohesión y el orden de la colmena. Se caracteriza por ser la abeja más grande de todas, tener el abdomen más alargado, con aguijón curvo y liso, y poseer partes bucales para masticar. Un dato curioso que se debe mencionar es que la reina utiliza su aguijón, sin poner en peligro su vida, sólo contra otras reinas con el fin de eliminarlas debido al hecho de que sólo existe una reina por colmena.

Las obreras, de 30.000 a 80.000 por colmena, se caracterizan por ser estériles y más pequeñas que la reina, tener un promedio de vida de 35 a 50 días y estar a cargo de todas las labores inherentes al buen funcionamiento de la colmena, tanto en el interior como en el exterior de la misma. El cuidado de las crías, la construcción y limpieza de la colmena, la atención a la reina y zánganos, la regulación de la temperatura de la colmena, la recolección del néctar, la preparación de las celdas para que la reina efectúe la puesta de huevos, la defensa de la colmena contra intrusos, la producción y recolección del **própolis**, que funciona como agente bactericida y fungicida para cubrir la colmena, son ejemplos claros de las actividades que realizan las abejas obreras.

Una de las características de las **abejas obreras** es su aguijón recto y barbado, el cual queda firmemente sujeto en el cuerpo de su víctima al picarla, por lo cual la abeja obrera muere por desgarramiento abdominal en el momento en que intenta sacar el aguijón.

Los zánganos, abejas macho, provienen de un huevo no fecundado y su cuerpo es más ancho y grande que el de las obreras. Existen de 400 a 500 zánganos por colmena, tienen un promedio de vida de 80 a 90 días y no poseen aguijón. Son incapaces de alimentarse por sí mismos ya que no poseen órganos para recolectar polen o néctar. Las abejas obreras los alimentan siempre y cuando exista alimento suficiente para todos, pero en caso contrario son expulsados de la colmena. La función de los zánganos es la de fecundar a la reina, para lo cual poseen un olfato muy desarrollado y están dotados de ojos muy grandes, que casi cubren toda la cabeza, a fin de poder oler y ver a la abeja reina en pleno vuelo nupcial.

El ciclo biológico de las abejas se caracteriza por cuatro estadios: huevo, larva, pupa y adulto. Las primeras tres etapas -la **cría**- tienen lugar en las celdas del panal. Durante los primeros tres días de la etapa larval todas las abejas son alimentadas con jalea real. A partir del tercer día sólo las larvas destinadas a ser reinas continuarán siendo alimentadas con jalea real, pero el resto de las larvas (futuras obreras y zánganos) serán alimentadas con una papilla fabricada a base de miel, polen y secreciones glandulares.

Como todo ser viviente, las abejas están expuestas a ataques de virus, bacterias, hongos y depredadores, por lo que es natural que contraigan ciertas enfermedades que son causa de preocupación para los apicultores del mundo entero.

Entre las enfermedades de las crías de las abejas podemos mencionar algunas como: la **loque americana**, la **loque europea**, causadas por bacterias; la **ascosferosis** y la **aspergillosis**, producidas por hongos; la **cría sacciforme**, causada por un virus y la **aethinosis**, producida por un escarabajo.

Las abejas adultas pueden padecer de **nosemosis**, amebiasis, disentería, parálisis aguda, parálisis crónica y ricketsiosis, entre otras. La abeja reina puede verse afectada por la llamada celda real negra, mientras que la larva de la futura reina puede padecer melanosis, enfermedad producida por un hongo.

Como ejemplo de los insectos que atacan y parasitan a las abejas tenemos a la **polilla de la cera**, la **polilla menor de la cera**, el **piojo de la abeja**, el **pequeño escarabajo de la colmena** y el **ácaro de la tráquea de la abeja**, entre otros.

Sin duda alguna, el tema de las abejas es muy interesante y extenso, por lo cual se han escrito manuales y libros enteros acerca de ellas. Para finalizar, no podemos dejar de mencionar algunos de los beneficios que las abejas nos proporcionan, entre ellos, la miel, el polen, el própolis, la polinización de las plantas, la **apiterapia** y la **apifarmacopea**.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de las abejas. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

Bibliografía

Diagnóstico Veterinario. Abejas, parasitación por ácaros. http://www.diagnosticoveterinario.com (20111101)

InfoAgro. Abejas. http://www.infoagro.com (20111101)

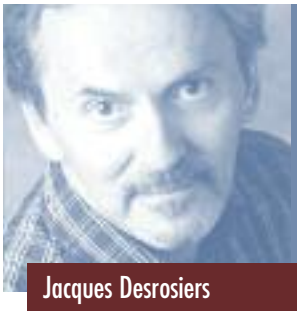
Instituto de Desarrollo Agropecuario. Ascosferosis o cría yesificada. http://beta1.indap.cl (20111101)

Organización Mundial de Sanidad Animal. Acariosis de las abejas. http://www.oie.int/es (20111101)

Real Academia Española. http://www.rae.es (20111101)

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
acariosis of bees	acariose des abeilles (n.f.)	acariosis traqueal (f.)
American foulbrood	loque américaine (n.f.)	loque americana (f.)
apipharmacopoeia	apipharmacopée (n.f.)	apifarmacopea (f.)
apitherapy	apithérapie (n.f.)	apiterapia (f.)
Apoidea	Apoïdés (n.m.plur.)	Apoideos (m.plur.)
ascosphaerosis	ascosphérose (n.f.)	ascosferosis (f.)
bald brood	couvain chauve (n.m.)	cría calva (f.)
bee	abeille (n.f.)	abeja (f.)
bee louse	pou de l'abeille (n.m.)	piojo de la abeja (m.)
brood (n.)	couvain (n.m.)	cría (f.)
brood body	corps de la ruche (n.m.)	cuerpo de la colmena (m.)
brood chamber	chambre à couvain (n.f.)	cámara de cría (f.)
brood disease	maladie du couvain (n.f.)	enfermedad de la cría (f.)
brood frame	cadre à couvain (n.m.)	cuadro de cría (m.)
brood nest	nid à couvain (n.m.)	nido de cría (m.)
brood spreading	extension du nid à couvain (n.f.)	extensión del nido de cría (f.)
brooding	ponte (n.f.)	puesta (f.)
colony	colonie (n.f.)	colonia (f.)
drone	faux-bourdon (n.m.)	zángano (m.)
dysentery	dysenterie (n.f.)	disentería (f.)
European foulbrood	loque européenne (n.f.)	loque europea (f.)

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
foulbrood disease	loque (n.f.)	loque (f.)
foulbrood-infected	loqueux	infectado de loque
greater wax moth	fausse-teigne de la cire (n.f.)	polilla de la cera (f.)
honey bee tracheal mite	acarien de l'abeille (n.m.)	ácaro de la tráquea de la abeja (m.)
Hymenoptera	Hyménoptères (n.m.plur.)	Himenópteros (m.plur.)
lesser wax moth	petite fausse-teigne (n.f.)	polilla menor de la cera (f.)
nosematosis of bees	nosémiase (n.f.)	nosemosis (f.)
poisoned brood	couvain empoisonné (n.m.)	cría envenenada (f.)
propolis	propolis (n.f.)	própolis (m.)
queen bee	reine-abeille (n.f.)	abeja reina (f.); reina (f.)
royal jelly	gelée royale (n.f.)	jalea real (f.)
sacbrood	couvain sacciforme (n.m.)	cría sacciforme (f.)
small hive beetle	petit coléoptère des ruches (n.m.)	pequeño escarabajo de la colmena (m.)
spermatheca	spermathèque (n.f.)	espermateca (f.)
swarm (n.)	essaim (n.m.)	enjambre (m.)
swarming	essaimage (n.m.)	enjambrazón (m.)
varroa mite	varroa (n.m.)	ácaro varroa (m.)
varroatosis	varroatose (n.f.)	varroatosis (f.)
worker bee	ouvrière-abeille (n.f.)	abeja obrera (f.); obrera (f.)



Français pratique

Jacques Desrosiers

Problèmes de syntaxe

Q. *Est-ce que j'ai eu raison de corriger la locution prépositive* **afin de** *dans la traduction qui suit?*

La phrase en langue de départ

The Project Charter establishes the parameters to support the planning and execution of the project.

La traduction

La charte de projet établit les paramètres afin de soutenir la planification et l'exécution du projet.

Ma révision

La charte de projet établit les paramètres qui soutiendront la planification et l'exécution du projet.

R. Je suis d'accord avec vous. La structure de la phrase, si l'on veut être fidèle à l'anglais, n'est pas :

la charte établit les paramètres (afin de soutenir la planification)

mais bien :

la charte établit (les paramètres qui soutiendront la planification)

Sinon l'anglais aurait dit : *The Project Charter establishes the parameters in order to support the planning.* Et alors on se demanderait ce que pourraient bien être ces paramètres. *To support the planning* renvoie à *parameters*. Ce sont les paramètres qui soutiennent, et non la charte.

Exemple semblable, où l'on sent peut-être mieux le manque d'étoffement : *L'entente fixe les conditions afin de libérer les détenus.* L'entente ne fixe pas les conditions dans le but de libérer les détenus (ce qui n'aurait guère de sens). Elle fixe les conditions en vertu desquelles seront libérés les détenus.

La règle à retenir est qu'*afin de* introduit presque toujours un infinitif dont le sujet est le même que celui du verbe principal. Ce qui n'est pas le cas ici.

Demander de

Q. *Je vous relaie telle quelle la question suivante que m'a posée mon client : L'autre jour un journaliste de Radio-Canada a dit : « L'avocat a demandé de reporter la date d'audition. » Vu que c'est le tribunal qui reportera et non l'avocat, est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt dire : « L'avocat a demandé le report »?*

R. Votre client n'a pas entièrement tort : la phrase aurait gagné à être coulée dans une langue plus claire et plus soutenue. Mais il n'a pas entièrement raison non plus.

Pour la clarté, il est en général préférable que *demander* ait tous ses compléments : *on demande* ***à qqn*** *de faire qqch.* Donc : *L'avocat a demandé au tribunal de reporter la date d'audition*. La plupart du temps dans cette construction, contrairement au cas d'*afin de*, le verbe principal et l'infinitif n'ont pas le même sujet : *Elle m'a demandé d'apporter une bouteille de vin.*

Mais tant que le sens demeure limpide, il n'est pas interdit d'omettre le complément. *Elle a demandé d'apporter une bouteille de vin.* Il doit toutefois être évident que la demande a été faite *à tous les invités*. Le journaliste aurait dû songer que sa phrase n'était peut-être pas claire pour tous les auditeurs.

Le risque de confusion est d'autant plus réel que le français admet cette construction même quand le verbe principal et l'infinitif ont le même sujet. Tournure moins courante, mais légitime. Elle agace des grammairiens parce qu'elle peut aboutir, comme le signale André Goosse, à des « confusions fâcheuses[1] ». Il donne l'exemple : *Vous avez demandé à Tien de voir le dictateur.*

Un enfant qui veut aller voir un film peut bien dire : *J'ai demandé à ma mère d'aller au cinéma* (à moins qu'il veuille que sa mère sorte de la maison). Et là aussi, le complément peut être omis. *J'ai demandé d'aller au cinéma. Il a demandé d'être enterré debout.*

On voit comment des phrases dont la structure est différente finissent par avoir une ressemblance trompeuse : *J'ai demandé d'aller au cinéma*, *L'avocat a demandé de reporter la date d'audition.* Raison de plus d'omettre le complément seulement si l'on respecte cette condition *sine qua non* : que le sens soit parfaitement clair.

Assortir

Q. *J'ai remarqué récemment dans des traductions un emploi qui m'apparaît un peu inhabituel, celui du verbe* **assortir** *dans des phrases du type : « les conditions assortissant la peine ».*

Mes vérifications dans le Robert *et le* Juridictionnaire *m'incitent à douter fortement de cette tournure. Ainsi, on peut « assortir une peine de conditions ». À mon sens, il faudrait donc plutôt dire : les conditions dont la peine est assortie.*

Mais peut-être suis-je dans l'erreur car on trouve quelques exemples de cet emploi dans des sites français.

R. Cette tournure cherche peut-être à s'installer dans l'usage, mais je la trouve difficilement acceptable. En principe, sauf dans le style littéraire, *assortir* a un sujet animé : *qqn assortit qqch*.

Il peut avoir un nom de chose comme sujet à la forme pronominale (*qqch. s'assortit avec qqch.*) ou devant le participe passé, notamment dans le tour : *qqch. est* ***assorti de*** *qqch*. *Une peine assortie de conditions*, *une étude assortie d'exemples*. Mais il y a toujours un sujet animé de sous-entendu : quelqu'un a assorti la peine et l'étude de conditions et d'exemples.

J'ai l'impression que c'est à partir de *peine assortie de conditions* qu'on écrit *conditions assortissant la peine*. On le fait sans doute par imitation de phrases comme *Le mur est tapissé d'affiches*, que l'on peut retourner pour obtenir *Des affiches tapissent le mur*. Mais si on peut passer de l'une à l'autre, c'est que la construction *qqch. tapisse qqch.* existe déjà en français. Ce qui n'est pas le cas de *qqch. assortit qqch*.

On ne peut invoquer le principe que *peine assortie de conditions* est un passif qu'on a donc automatiquement le droit de mettre à l'actif.

De nos jours, c'est *par* qui le plus souvent introduit le complément d'agent, caractéristique du passif. Dans *la souris est mangée par le chat*, c'est *le chat*. Il est l'agent de l'action et devient sujet à l'actif : *le chat mange la souris*.

Il y a encore des verbes qui au passif introduisent comme jadis le complément d'agent avec *de* (*estimée de ses collègues*, *entouré de murs*). La distribution de *par* et *de* dans l'emploi du passif est une question épineuse. Comme le rappelle Hervé-D. Béchade, elle « constitue une grosse difficulté de la langue française et un problème qui divise les grammairiens[2] ».

Mais en dehors de cas assez bien circonscrits, *de* introduit plutôt un complément adverbial qui indique la manière ou le résultat de l'action, et dont la valeur – dans des tours comme *tapissé de*, *assorti de* – est proche de celle d'un adjectif[3]. *Affiches*, *conditions* ne sont pas de véritables agents de l'action exprimée par le verbe.

On le voit bien dans les phrases à deux compléments, l'un introduit par *par*, l'autre par *de*. C'est toujours *par* qui introduit le complément d'agent. Prenons :

Le mur avait été tapissé d'affiches par les manifestants

La peine a été assortie de trois conditions par le juge

La forme active est celle qui fait remonter le complément d'agent en position de sujet :

Les manifestants avaient tapissé le mur d'affiches

Le juge a assorti la peine de trois conditions

et non :

Des affiches tapissaient le mur par les manifestants

Trois conditions ont assorti la peine par le juge

Bien sûr, quand le complément d'agent (*les manifestants*) n'est pas exprimé, l'autre complément (*affiches*) peut venir occuper la place du sujet. Mais à condition que la langue autorise déjà la construction qui en résulte. C'est une erreur de penser que toutes les constructions formées sur ce modèle sont des passifs qu'on peut renverser à l'actif à sa guise. ■

Notes

1 *Le bon usage*, 14e éd., De Boeck-Duculot, 2008, § 908 *a* 6°.

2 *Syntaxe du français moderne et contemporain*, 2e éd., Presses Universitaires de France, 1989, p. 26.

3 Je suis sur ce point le *Bon usage*, § 319 *a* 2°, et la *Grammaire méthodique du français*, 3e éd., Presses Universitaires de France, 1994, p. 436-437.

Glanure

Les titres empruntés pourront être lus sur un ordinateur ou un appareil mobile et les fichiers sont **chronodégradables**, *ce qui signifie qu'après la durée de prêt de 21 jours, le titre emprunté redevient disponible pour un autre usager.*

La Presse, 19 décembre 2011

Comme quoi l'ivraie de l'un peut être le bon grain de l'autre

Martine Racette

La retraite, ainsi que quelques séjours au pays de Fidel Castro, ont eu ceci de bon pour moi qu'ils m'ont permis d'améliorer les connaissances de base en espagnol que j'avais acquises à l'université il y a de cela… plus de trente ans. Je serais encore incapable de refaire le monde dans l'idiome de Don Quichotte, mais je me débrouille assez bien pour lire des romans, en comprendre l'intrigue et en apprécier les nuances stylistiques.

J'ai aussi constaté, au fil de mes lectures, que l'espagnol* utilise en toute légitimité certaines expressions ou certains mots considérés en français comme des anglicismes et contre lesquels on me mettait en garde à l'université il y a de cela… oui, vous savez. J'ai d'abord cru, à la première occurrence, que l'auteur était tombé dans le piège du calque :

> *Los muebles los compramos de* ***segunda mano****…*
>
> (Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, Barcelona, Seix Barral, 2004)

Acheter des meubles *de seconde main* (*second-hand furniture*), ça ne se fait pas, ai-je déjà appris. Curieuse de savoir si Mendoza avait commis un impair, j'ai consulté le dictionnaire de la Real Academia Española pour apprendre que *de segunda mano* avait le sens qu'on lui nie au Canada : *adquirido del segundo vendedor. Compró un coche de segunda mano*. [Acheté au deuxième vendeur. *Il a acheté une voiture de seconde main*.] Mendoza ne faisait donc pas fausse route.

Je n'ai pas la prétention de vous convier à une étude comparative en profondeur de l'espagnol et du français, loin de là. Mais les petites découvertes que j'ai faites depuis celle de Mendoza m'ont incitée à fouiller la question un peu plus. Je ne suis sans doute pas au bout de mes surprises, et mon petit doigt me dit par ailleurs que d'autres langues du tronc latin ont aussi préservé à certains mots un sens qu'a délaissé le français. Je vous fais néanmoins part de mes quelques trouvailles; elles sont accompagnées de traductions libres et de définitions en espagnol, toutes tirées du dictionnaire de la Real Academia Española.

Definitivamente

> *¿Y porqué había tenido que morir él, que tenía una tarea, una misión importante en la vida, y no yo, que no iba a hacer cosa que valiese la pena?* ***Definitivamente****, el mundo estaba mal hecho.* [Pourquoi fallait-il qu'il meure, lui qui avait une tâche, une mission importante à remplir dans la vie, et pas moi, qui n'allais rien réaliser qui vaille la peine? Décidément, le monde est mal fait.]
>
> (Marina Mayoral, *Recóndita armonía*, Madrid, Alfaguara, 1994)

Définitivement, employé dans le sens de « sûrement », « sans doute », « en effet » ou « décidément », se taille peu à peu une place en français, du moins dans la langue parlée. On nous a reproché de l'utiliser à tort pour traduire *definitely* dans ce sens, alors qu'en espagnol *definitivamente* s'emploie dans cette acception : *en efecto, sin duda alguna*. [En effet, sans aucun doute.]

Alternativa

> *Beba su copa, y luego la llevaré al cine, al zoológico, o si prefiere nos quedaremos a ver una serie de televisión. Cualquiera de las tres* ***alternativas*** *es buena.* [Finissez votre verre, et après je vous emmènerai au ciné ou au zoo ou, si vous préférez, nous resterons ici et regarderons une série télévisée. L'une ou l'autre de ces trois possibilités me convient.]
>
> (Ramón Díaz Eterovic, *Solo en la oscuridad*, Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2003)

Dans cet exemple, je n'ai pas pu traduire *alternativas* par *alternative*, même si je sais très bien qu'*alternative*, après avoir été boudé, se trouve désormais dans les ouvrages de langue dans le sens de « possibilité », de « choix ». Que voulez-vous, j'ai été élevée autrement; dans mon temps, une alternative, c'était un choix entre deux possibilités. Utiliser ce mot pour parler d'un des éléments de ce choix, c'était calquer le sens anglais d'*alternative*. Eterovic, lui, peut cependant dormir tranquille; il a la caution de la Real Academia : *opción entre dos o más cosas; cada una de las cosas entre las cuales se opta.* [Choix entre deux ou plusieurs choses; chacun des éléments de ce choix.]

Cancelar

C'est connu, on ne « cancelle » pas une réunion (calque de *to cancel a meeting*), on l'« annule ». En français, *canceller* a un sens vieilli, celui que nous donne le *Trésor de la langue française* : annuler un document, un écrit par des ratures en forme de croix ou par des lacérations. *Canceller et annuler des lettres*. Le

* L'usage peut varier d'un pays hispanophone à l'autre.

champ sémantique de *cancelar* est plus vaste en espagnol, ce qui fait qu'Eterovic peut très bien écrire :

> *En mi oficina se acumulaban las cuentas y cada vez costaba más convencer a la casera que le* ***cancelaría*** *los meses de renta adeudados.* [Les comptes s'accumulaient dans mon bureau et il devenait chaque fois plus difficile de convaincre la logeuse que je règlerais les mois de loyer que je lui devais.]
>
> (*La ciudad está triste*, Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2000)

En effet, *cancelar* signifie annuler ou rendre inefficace un document public, une inscription dans un registre, une note ou une obligation officielle. Comme dans l'exemple ci-dessus, *cancelar* peut aussi vouloir dire régler une dette. Mais si le verbe a aussi le sens d'« abolir » et d'« abroger », difficile de savoir si le lauréat du prix Nobel de littérature Mario Vargas Llosa n'a pas dérapé en lui prêtant le sens ordinaire d'« annuler » :

> *Y cuando quise* ***cancelar*** *el viaje, para no dejarla sola, insistió en que viajara.* [Et quand j'ai voulu annuler le voyage, pour ne pas la laisser seule, elle a insisté pour que je parte.]
>
> (*Travesuras de la niña mala*, Madrid, Santillana Ediciones Generales, 2006)

Quelque bon samaritain voudra peut-être éclairer ma lanterne?

Hasta la fecha

Cette expression se traduit littéralement par « jusqu'à la date », et c'est dans le sens de « jusqu'à maintenant » qu'elle apparaît en 4e de couverture de *Solo en la oscuridad* d'Eterovic :

> *La segunda novela de la serie protagonizada por el detective Heredia, se publicó en el año 1992 en la Argentina y* ***hasta la fecha*** *permanecía inédita en Chile.* [Le deuxième roman de la série mettant en vedette le détective Heredia a été publié en 1992 en Argentine et demeurait inédit au Chili à ce jour.]
>
> (Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2003; première édition : Buenos Aires, Editorial Torres Agüero, 1992)

N'est-ce pas là le sosie parfait de (*up*) *to this date*? Je lui trouve même un petit air de famille avec *jusqu'à date*, qu'on emploie à tort pour traduire l'expression anglaise.

Graduación et *ansioso*

J'ai constaté en parlant avec des Cubains qu'ils emploient *graduación* pour désigner le passage d'un niveau scolaire à l'autre, comme du primaire au secondaire. Vérification faite, ils ont raison : le mot a le sens d'action de graduer (*graduar*) ou son résultat. *Graduar*, c'est, dans l'enseignement intermédiaire ou supérieur, donner ou recevoir un baccalauréat, une maîtrise ou un doctorat. Mais c'est aussi, dans n'importe quel établissement d'enseignement autorisé, conférer un autre type de grade. Et c'est ainsi qu'on célèbre sa *graduación* en espagnol, sa *graduation* en anglais et la « fin de ses études » en français, du moins quand on veut éviter l'anglicisme. Et s'il est vrai que l'on reçoit un *grade*, on ne *gradue* pas pour autant. Mario Vargas Llosa trouverait peut-être qu'on se prive d'un verbe utile, lui qui se sert de *graduar* pour faire passer des enfants à l'adolescence :

> *… todas las chicas del barrio que tanto envidiaban a esas chilenitas venidas a Miraflores a revolucionar las costumbres de los niños que ese verano nos* ***graduamos*** *de adolescentes!* [Toutes les filles du quartier qui enviaient tant ces petites Chiliennes venues à Miraflores pour révolutionner nos habitudes, nous qui cet été-là étions passés de l'enfance à l'adolescence!]
>
> (Ouvr. cité)

Enfin, j'ai aussi appris que l'on peut être « anxieux » de faire ou de vivre quelque chose sans que cela implique de la nervosité, de la crainte, voire de la peur. *Estar ansioso* (*ansiosa*) *por* (ou *de*) partage avec l'anglais *to be anxious to* le sens de « désirer ardemment quelque chose » (*que tiene deseo vehemente de algo*). Vargas Llosa le confirme :

> *… todo el país estaba lleno de directores, actores, bailarines y músicos* ***ansiosos*** *por poner a la sociedad española al día, de hacer cosas nuevas.* [Tout le pays grouillait de directeurs, d'acteurs, de danseurs et de musiciens désireux de moderniser la société espagnole, de faire des choses nouvelles.]
>
> (Ouvr. cité)

Si bien que quand mes amis me disent qu'ils sont *ansiosos por verme de nuevo*, je sais qu'ils ont hâte de me revoir… ■

Je remercie de leur aide Elisa Paoletti et Irma Nunan, de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction.

Sources

Centre national de la recherche scientifique. *Le trésor de la langue française informatisé*, http://atilf.atilf.fr/tlf.htm.

Real Academia Española. *Diccionario de la lengua española*, 22e édition, http://www.rae.es/rae.html.

Traduire pour l'aviation civile et militaire

André Senécal

Les avions sont comme l'âme, ils ont des ailes et prolongent la vie.
Marcel Dassault

Le monde de l'aviation a toujours fasciné l'être humain. Les pionniers contemplaient avec envie le vol gracieux des oiseaux en cherchant des moyens de s'affranchir du sol pour s'élever dans l'azur. Les premiers vols, d'abord de Clément Ader, puis des frères Wright, ont confirmé la possibilité d'emprunter une autre voie que la terre ou l'eau pour se déplacer. Les progrès techniques réalisés au cours du XXe siècle et jusqu'à tout récemment ont fait évoluer l'aviation au point de nous offrir aujourd'hui le tout nouvel avion de ligne Airbus *A380* à deux ponts, les avions commerciaux *CSeries* de Bombardier et l'avion de chasse militaire furtif F35 *Lightning*. La fascination opère toujours devant les raffinements techniques qui permettent à ces appareils de réaliser, chacun dans son milieu, des performances qui les placent à l'avant-garde de la technologie.

Bien des traducteurs techniques qui travaillent en aviation partagent aussi une passion pour ce secteur de l'activité humaine, que ce soit pour sa composante scientifique (l'aéronautique), commerciale (l'aviation) ou militaire. Leur travail doit être marqué au coin d'une compétence tributaire de quatre facteurs importants : des connaissances spécialisées à jour, la connaissance de la terminologie spécialisée, des connaissances linguistiques adaptées et une connaissance suffisante du destinataire de la traduction et de ses idiosyncrasies.

Les connaissances spécialisées

Qu'il soit nécessaire de posséder des connaissances spécialisées suffisantes pour donner au traducteur une certaine aisance dans son travail est un truisme. Pourtant, certains traducteurs techniques ne consacrent qu'une portion congrue de leurs efforts à l'acquisition et à la mise à jour de leurs connaissances spécialisées, se contentant de solutions *ad hoc* qui leur permettront seulement de « passer à travers le texte ». Le caractère ponctuel de leurs recherches se prête mal à un investissement plus permanent, essentiel à leur travail. Se limiter à la recherche d'équivalents techniques ne fournit que des morceaux de solution hors contexte qui doivent être validés. Cette façon de faire peut caractériser le travail du traducteur technique apprenti, en butte à des délais serrés. Par un manque d'assurance bien compréhensible, il pare au plus pressé sans toujours prendre le temps d'adopter une vision globale du document qu'il traduit. De toute évidence, le traducteur débutant ne maîtrise pas suffisamment son texte. Il doit donc être conseillé par un traducteur chevronné ou un réviseur, qui l'amènera à modifier sa méthode de travail pour lui permettre d'intégrer progressivement l'acquisition des connaissances techniques et scientifiques fondamentales, puis des connaissances spécialisées de son domaine de travail.

L'aviation civile partage beaucoup de notions techniques avec l'aviation militaire. Le traducteur technique doit d'abord assimiler les notions techniques et scientifiques de diverses disciplines fondamentales, comme la mécanique, l'électricité, l'électronique, la physique, la métallurgie et l'informatique. Ensuite, il doit comprendre comment est réalisé le vol, quelles sont les forces en présence qui permettent à un aéronef de prendre l'air et de s'y maintenir. C'est le sujet de l'aérodynamique. Le traducteur technique ayant à traduire le mot *lift** trouvera deux équivalents possibles pour ce terme anglais : **sustentation** et **portance**. Une recherche sommaire bien exécutée lui apprendra que la **sustentation** s'entend du « fait de se tenir en l'air », tandis que la **portance** renvoie à la « force assurant la sustentation ». Fort de cette distinction, le traducteur choisira donc le terme convenant à son contexte.

Sur le plan technique, le traducteur doit bien connaître le matériel aéronautique, la fonction de chaque composant et ses diverses caractéristiques (fabrication, fonctionnement, résistance mécanique, etc.). Dans un contexte donné, par exemple, il se demandera si le terme *airfoil* relève de l'aérodynamique ou de la mécanique aviation. À partir du moment où il comprend bien ce dont il s'agit, il optera pour **profil aérodynamique** ou **surface portante**, selon le contexte.

Il ne suffit pas d'acquérir des connaissances techniques spécialisées, encore faut-il les tenir à jour, ne serait-ce que pour suivre les progrès incessants de la science et des techniques et, par le fait même, maintenir sa compétence de traducteur spécialisé. Ainsi, la voilure de beaucoup d'avions de ligne modernes est dotée d'un plan situé généralement entre les

* Presque tous les exemples du présent article sont tirés de l'ouvrage *Traduire pour l'aviation civile et militaire : Guide pratique et Lexique anglais-français*, d'André Senécal, chez Linguatech éditeur (parution en mars 2012).

ailerons et les volets. Ce plan, non directement assujetti aux sollicitations du pilote sur les commandes, se déplace vers le haut ou le bas en fonction de « corrections » déterminées par le calculateur de bord. En anglais, ce plan est désigné *all-speed aileron*, et l'on ne sera guère surpris de trouver l'équivalent **aileron toutes vitesses** en français, résultat d'un calque créé sans réfléchir. Un équivalent plus approprié serait **aileron automatique**, qui met l'accent sur l'absence d'intervention humaine. Le fait qu'il puisse fonctionner à n'importe quelle vitesse ne permet pas de conclure que le pilote n'y soit pour rien. Comme on n'arrête pas le progrès, le nouvel avion de ligne Airbus *A380* substitue à cet aileron la segmentation en trois parties de ses ailerons en bout d'aile. Chaque segment d'aileron se déplace indépendamment l'un de l'autre, un peu comme des touches de piano, en fonction des ordres du calculateur de bord. En plus de corriger finement l'assiette de l'avion, le déplacement des segments d'aileron sert à réduire la charge s'exerçant sur la voilure selon les conditions de vol.

Comme on le voit, l'acquisition de connaissances techniques spécialisées et leur tenue à jour contribuent grandement à la compétence du traducteur, améliorent sa productivité en réduisant le temps consacré aux recherches et lui permettent de disposer d'une palette expressive plus riche pour mener à bien son travail.

La connaissance de la terminologie spécialisée

Il existe un certain nombre de dictionnaires et lexiques spécialisés en aviation civile ou militaire. Ils renferment une terminologie de base de la spécialité sur laquelle s'entendent généralement tous les intervenants du milieu. Le traducteur technique doit posséder cette terminologie au point que les dictionnaires ou lexiques n'en viennent, à terme, qu'à servir d'aide-mémoire plus souvent qu'autrement. La connaissance de la terminologie spécialisée est intimement liée aux connaissances techniques spécialisées, ce qui permet au traducteur de corriger, le cas échéant, les erreurs qu'on trouve parfois dans les dictionnaires et lexiques du domaine. Témoin les deux exemples suivants.

En aérodynamique, le point où s'exerce la portance sur l'intrados d'une surface portante s'appelle *pressure centre* en anglais. L'équivalent correct en français est **centre de poussée**, et non « centre de pression », comme le mentionnent certains auteurs. En recherche et sauvetage militaires, l'opération consistant à ramener des combattants blessés vers des installations médicales est désignée en anglais *aeromedical evacuation*. Certains documents militaires rendent ce terme par « évacuation aéromédicale » en français, alors que l'équivalent correct est **évacuation sanitaire**.

On aura compris que la terminologie technique de l'aviation militaire et civile se double souvent d'une terminologie parallèle attribuable à une méconnaissance de la langue d'arrivée par ses utilisateurs. Il faut être conscient de l'existence de cette terminologie parallèle imparfaite et rejeter la prétention des clients selon laquelle cette terminologie calquée se justifie du fait qu'il n'existe pas, selon eux, d'équivalents en français. Cette assertion est évidemment fausse. Quels que soient les progrès techniques réalisés en aviation civile et militaire, il existe, en français comme en anglais, un signifiant original pour désigner toutes les réalités. Illustrons notre propos d'un exemple.

> *« Un traducteur technique spécialisé doit pouvoir converser sans problème avec un ingénieur. »*

Les avions de chasse modernes sont tous dotés d'un dispositif appelé *head-up display*. Ce dispositif, monté au-dessus du tableau de bord du pilote, consiste essentiellement en un miroir incliné qui projette sur la verrière les principales données de navigation et de pilotage. Le pilote peut ainsi visualiser ces données sur la verrière, sans avoir à baisser la tête vers les instruments de bord et risquer une désorientation, si ce n'est une perte de conscience, lorsqu'il évolue sous forte accélération, surtout en virage. Le fait de pouvoir consulter ces données essentielles sur la verrière lui permet en même temps de garder une vue d'ensemble de la situation aérienne. L'équivalent généralement proposé pour *head-up display* par les divers dictionnaires et lexiques est « indicateur tête haute ». Pourtant, l'équivalent **collimateur de pilotage** est l'équivalent correct et il existe depuis longtemps. C'est une méconnaissance de la terminologie spécialisée établie et utilisée qui donne lieu à une terminologie parallèle. Quoi qu'il en soit, nous verrons plus loin qu'il n'est pas toujours possible de faire table rase de la terminologie parallèle pour remettre une traduction adaptée au destinataire.

Enfin, s'il faut être vigilant quant à l'utilisation injustifiée d'une terminologie calquée sur l'anglais dans ses traductions techniques, il ne faut pas pour autant rejeter l'emprunt, processus de lexicalisation légitime en français. Par exemple, le mot **carter**, qui doit son origine au mécanicien anglais J. H. Carter qui l'a inventé, désigne une enveloppe généralement amovible qui recouvre des organes mécaniques en mouvement. Il désigne aussi le contenant d'huile monté à la partie inférieure d'un moteur. Le terme est d'usage courant en français technique.

Des ressources linguistiques adaptées

Il va de soi que le traducteur technique doit posséder une excellente connaissance de la langue d'arrivée. Le fait de travailler en technique ne le dispense pas d'une qualité linguistique tout aussi rigoureuse que s'il œuvrait en traduction générale. Voilà pourquoi, à l'instar de la tenue à jour des connaissances techniques spécialisées, celle des connaissances linguistiques doit aussi faire partie du maintien de la compétence globale du traducteur. Il est malheureux de constater parfois une certaine négligence à cet égard, négligence qui peut miner tout le travail de recherche. En effet, une traduction par ailleurs techniquement juste pourrait être affligée de coquilles défigurant le texte. Ces coquilles sont souvent des détails (p. ex. oubli de la marque du pluriel, erreur d'utilisation d'une préposition ou d'une conjonction), mais elles n'en sont pas moins agaçantes, et elles ne manqueront pas de sauter aux yeux du client pour lui donner une mauvaise impression de la traduction reçue. Le traducteur ne doit pas présumer que l'effort consenti à rendre un contenu technique difficile prédisposera le client à plus de tolérance devant ce genre d'erreur.

La connaissance du destinataire

Si l'acquisition et la tenue à jour de connaissances techniques spécialisées donnent au traducteur une aisance dans les documents à traduire, elles ont une conséquence non négligeable pour l'accueil que le client ou le destinataire de la traduction lui réservera. Tôt ou tard, le traducteur sera amené à communiquer avec son client pour lui poser des questions, faire clarifier un passage ou demander des précisions techniques. La compétence d'un traducteur technique dans sa spécialité influence sa façon de communiquer, et le client aura tôt fait de s'apercevoir que le traducteur sait de quoi il parle, ce qui le rassurera sur la qualité de la traduction à venir. L'expérience aidant, le traducteur peut même, le cas échéant, signaler à son client des erreurs techniques dans l'énoncé du texte de départ. En fait, un traducteur technique spécialisé doit pouvoir converser sans problème avec un ingénieur. Autre conséquence intéressante, le traducteur en vient à être considéré comme un spécialiste de la discipline et il est reconnu comme tel par ses pairs et ses supérieurs. Dans bien des cas, le client reconnaît aussi cette compétence, par exemple en invitant le traducteur à faire partie de certains comités.

Autre point : en anglais, l'infinitif et l'impératif prennent la même forme. Mais en français, le traducteur pourrait se trouver devant un dilemme : décider s'il faut utiliser l'impératif ou l'infinitif dans son document. Son choix reposera alors sur la nature du document, sa fonction et le genre de relation que désire entretenir l'auteur avec le destinataire du document.

En aviation militaire, le secteur de l'instruction est propice à une relation plus étroite entre un instructeur et ses stagiaires. Une instruction plus personnalisée favorise l'apprentissage; par conséquent, **l'impératif** s'imposera dans l'énoncé de l'exécution de différentes tâches. Soit l'exemple suivant :

Drain fuel from tank of wing being removed.

Remove wing root fairings and fairing plates.

Compte tenu du contexte, on traduira de la façon suivante :

Videz le réservoir de carburant de l'aile faisant l'objet de la dépose.

Enlevez les carénages d'emplanture d'aile et les plaques de carénage.

Dans le contexte de la maintenance aéronautique courante, les consignes précédentes sont énoncées de façon absolue. Les organisations, fabricants ou constructeurs ont des rapports neutres avec les entreprises, groupes, escadres, escadrons, unités, etc., à qui sont destinés leurs documents. Voilà pourquoi le traducteur technique optera pour **l'infinitif** dans l'énumération des tâches à exécuter :

Vider le réservoir de carburant de l'aile faisant l'objet de la dépose.

Enlever les carénages d'emplanture d'aile et les plaques de carénage.

Enfin, le traducteur technique, tout en faisant preuve de rigueur relativement au respect des règles régissant la langue d'arrivée, doit tout de même pouvoir consentir à certains compromis, surtout si ces derniers ont pour objet de faciliter la compréhension en privilégiant la qualité de l'expression plutôt que la qualité de la langue. Dans la traduction d'examens destinés à des techniciens, il convient de s'en tenir à la terminologie de la documentation d'étude, celle que les techniciens connaissent, et de ne pas utiliser une terminologie peut-être plus correcte ou idiomatique, mais que les techniciens ne connaissent pas. Le travail du traducteur technique est de s'assurer que les techniciens comprennent bien les questions pour pouvoir y répondre de leur mieux. La traduction ne doit pas constituer un facteur de risque susceptible d'influencer le résultat de l'examen.

Quiconque utilise la documentation technique en aéronautique se rend bien compte de la présence importante de l'anglais (sous forme de calques) et de ses sigles même en français. Nous avons vu qu'il existe des signifiants bien formés en français pour nommer les réalités. Afin de favoriser l'assimilation de ces signifiants par le destinataire habitué à la documentation de langue anglaise, le traducteur technique peut les faire suivre de leur sigle anglais courant, s'il existe. Le destinataire établit alors un lien entre le sigle anglais, qu'il connaît bien, et le terme juste en français, qu'il apprend à connaître. Rien ne s'oppose par la suite à ce que le traducteur poursuive la traduction du document en ne mentionnant que le sigle anglais, surtout si la répétition du signifiant, tant en anglais qu'en français, se révélait fastidieuse.

The cockpit voice receiver (CVR) did not record any indication that either pilot was confused about the aircraft position. The CVR data indicate that both pilots noted the absence of edge lights on the runway but continued the take-off roll.

L'enregistreur phonique (CVR) ne contient aucune indication laissant croire que l'un ou l'autre des pilotes avait des doutes sur la position de l'avion. Les données du CVR indiquent que les deux pilotes ont remarqué l'absence de feux de bord de piste, mais qu'ils ont poursuivi la course au décollage.

De toute façon, il est impossible de faire abstraction des nombreux sigles anglais (ATC, CVR, FDR, HSI, HUD, VOR, etc.) émaillant les documents techniques en aéronautique. Ils sont pour la plupart utilisés dans toutes les langues, comme en témoigne un extrait de la note de synthèse du 29 juillet 2011 du Bureau d'Enquêtes et d'Analyses sur l'accident du vol 447 d'Air France entre Rio de Janeiro et Paris :

Au début du CVR, peu après minuit, l'avion est en croisière au niveau de vol 350. (Français)

Zu Beginn der Aufzeichnungen des CVR, kurz nach Mitternacht, befand sich das Flugzeug auf der Reiseflughöhe FL350. (Allemand)

No initio do CVR, pouco depois da meia-noite, o avião está em cruzeiro ao nível do voo 350. (Portugais)

Bien connaître le destinataire de ses traductions conditionne aussi la reformulation adoptée pour communiquer clairement le message en aviation civile et militaire. Caractère spécialisé du message mis à part, l'expérience montre qu'il est plus difficile de satisfaire un technicien qu'un scientifique pour toutes sortes de bonnes… et mauvaises raisons. Sans entrer dans le détail, il convient de formuler ici quelques constatations.

En général, les techniciens sont peu en contact avec la langue française technique courante. La langue anglaise domine largement la communication en aviation civile et militaire. Aussi, une bonne partie de la formation des techniciens se fait en anglais ou est fortement inspirée de sources de langue anglaise. Par conséquent, leur connaissance de la langue française technique est souvent perfectible, et ils auront parfois tendance à voir une erreur dans une tournure ou un terme technique méconnus. De plus, ils ont souvent tendance à évaluer la traduction française en fonction de leur capacité à lire l'anglais en filigrane. Que peut alors faire le traducteur devant ces constats? Certainement pas passer outre, drapé dans la toge de la vertu linguistique. Il peut privilégier une terminologie technique de base, susceptible d'être comprise par le plus grand nombre, simplifier la formulation autant que faire se peut, et adopter la terminologie parallèle du client dans la mesure où elle ne gauchit pas le sens et qu'elle favorise clairement la compréhension.

Le sens du compromis

Nous venons de voir seulement quelques-unes des réalités auxquelles est confronté le traducteur technique qui travaille en aviation civile et militaire. À n'en pas douter, les défis sont nombreux, mais le travail est passionnant. Côtoyer l'actualité technologique est très stimulant pour tout traducteur technique soucieux de fournir des traductions rigoureuses et utilisables par ses destinataires. Enfin, le sens du compromis étant une qualité essentielle pour bien réussir dans ce secteur d'activité, le traducteur devra néanmoins toujours s'assurer qu'il ne le fait jamais dériver vers la compromission. ■

Carnet techno | Tech Files

André Guyon

Translation: Emma Harries

Initiation aux macros pour les langagiers

J'entends souvent des collègues parler de macros qu'ils ont créées ou trouvées et qu'ils voudraient mettre en commun. Ma chronique ne s'adresse pas à eux, mais plutôt aux personnes qui n'ont jamais fait de macros. Je vais leur montrer à quel point c'est facile d'en créer.

À l'origine, *macro* voulait dire *macro-instruction*, c'est-à-dire une séquence d'actions en une seule commande. Par la suite, les langages de macros sont devenus de véritables langages de programmation très puissants. Ils peuvent maintenant faire bien d'autres choses que des actions limitées au logiciel d'où ils proviennent – par exemple, une macro de Word pourrait trouver un fichier créé par Photoshop et le supprimer.

Une mise en garde avant d'entrer dans le vif du sujet : même si une macro fonctionne bien pour vous, rien ne garantit qu'elle fonctionnera bien ailleurs.

J'utilise présentement la version 2007 de Microsoft Word comme logiciel de traitement de texte. Contrairement aux versions précédentes, quand on installe MS-Office 2007, la partie macros ne s'installe pas. Il est donc probable qu'une partie de ce que je vais montrer ici ne corresponde pas à votre installation actuelle.

Parmi les onglets de mon logiciel, le dernier se nomme **Développeur**. Pour créer une macro, cliquez sur cet onglet.

Les macros de Word se déclinent en deux niveaux. Au premier niveau, le logiciel enregistre tout simplement la dernière opération. Pour reproduire l'opération, il faut lancer la macro ou employer un raccourci-clavier.

Pour les besoins de la chronique, je vais créer une macro qui permet d'inverser deux lettres que j'ai tendance à intervertir. Je tape trop souvent *ordianteur* au lieu de *ordinateur*. Je vais donc positionner le curseur juste avant la première des lettres interverties (le *a* de *ordianteur*) et lancer la création d'une macro, en cliquant sur **Enregistrer une macro**.

Introduction to macros for language professionals

I often hear colleagues talking about macros that they've created or found and would like to share with others. My article is not aimed at them, but rather at those who have never created a macro before. If you're in the latter group, I'm going to show you just how easy creating macros can be.

Originally, "macro" meant "macro instruction," that is, a sequence of actions triggered by a single command. Macro languages later became true, powerful programming languages. Now macros can do much more than initiate actions in the software they come from. For instance, a Word macro could find and delete a file created in Photoshop.

A word of caution before getting down to business: even though a macro might work well for you, nothing guarantees that it will work well elsewhere.

The word processing software that I'm currently using is Microsoft Word 2007. Unlike with previous versions, when you install MS Office 2007, the macros part is not automatically installed. Therefore, there's a good chance that some of what I'm going to show you now does not match your current set-up.

In my software, the far right tab is called **Developer**. To create a macro, click on the **Developer** tab.

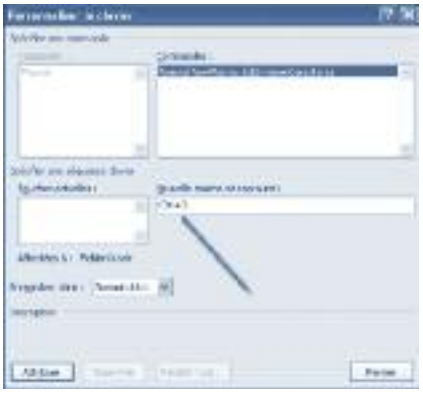
Macros in Word can be created at two levels. At the first level, the software simply saves the last operation. To repeat the operation, run the macro or use a keyboard shortcut.

For the purposes of this column, I'm going to create a macro for inverting two letters whose order I often have to switch. I frequently type *computre* instead of *computer*. I am therefore going to place the cursor just in front of the first inverted letter (i.e. the *r* in *computre*) and click on **Record Macro**.

Le logiciel propose un nom par défaut : Macro1, Macro2, etc. Si je crée souvent des macros, un tel nom ne m'aidera pas à me souvenir de la différence entre Macro1 et Macro44, par exemple. C'est pourquoi je nommerai ma macro **bdtInverseCaracteres***.

Je veux aussi attribuer un raccourci-clavier à cette macro. Attention! Si j'utilise un raccourci-clavier déjà associé à une fonction de Word, la nouvelle macro s'exécutera au lieu de la fonction attendue. Par exemple **Ctrl+G**, **Ctrl+U** et **Ctrl+I** sont les raccourcis-claviers permettant d'insérer respectivement le gras, le souligné et l'italique.

J'attribue donc un raccourci-clavier que je n'utilisais jamais, soit **Ctrl+O** (touche Ctrl et touche O enfoncées simultanément).



J'entre le raccourci-clavier voulu, puis je clique sur le bouton **Attribuer**, dans le coin inférieur gauche.

La boîte **Touches actuelles** contient maintenant mon raccourci-clavier. Il suffit de cliquer sur le bouton **Fermer** pour revenir au texte.

* Je n'utilise pas de caractères accentués, et les espaces sont interdits. La majuscule permet de mettre plus d'un mot sans trop sacrifier à la lisibilité.

The software suggests a default name: Macro1, Macro2, etc. If I create a lot of macros, that kind of name will not help me remember the difference between, say, Macro1 and Macro44, so I'm going to name my macro **tbInvertCharacters**.*

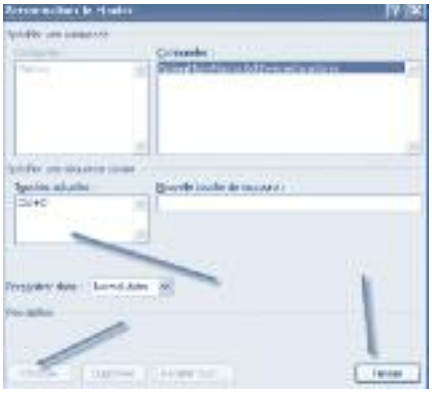
I also want to create a **Keyboard** shortcut for this macro. I have to be careful, however, because if I use a keyboard shortcut already associated with a Word function, the new macro will replace the existing one. For example, **Ctrl+B**, **Ctrl+I** and **Ctrl+U** are the shortcuts for bold, italics and underline respectively.

I therefore assign it a shortcut that I have never used: **Ctrl+O** (the Ctrl key and the O key pressed simultaneously).

I enter the shortcut I have chosen and then click on **Assign**, at the bottom left.

The **Current keys** box now contains my shortcut. All I need to do is click on **Close** to return to my text.

* I don't use accented characters, and since you can't put spaces in the name, I capitalize the first letter of each word in order to be able to distinguish between the words.



Je supprime le *a* devant le *n*, puis j'insère un *a* après le *n*. Ensuite, je mets fin à l'enregistrement de la macro (**Arrêter l'enregistrement**).

La macro est complète. Elle me permet maintenant de procéder à ces interventions grâce à mon raccourci-clavier **Ctrl+O**… mais seulement pour ces deux lettres.

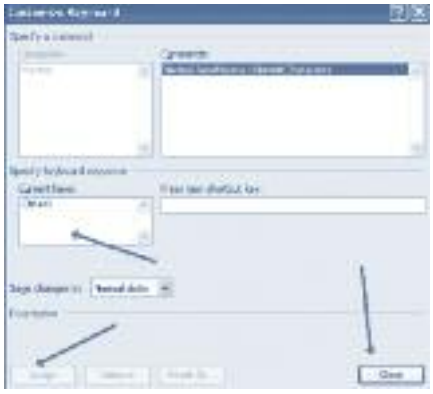
Une macro générale

Si je veux généraliser ma macro, je dois passer au deuxième niveau, qui me permet de modifier une macro existante, voire d'en créer une de but en blanc dans l'éditeur de Visual Basic for Applications.

Les macros deviennent toutes une sous-routine d'un ensemble.

Voici le code qu'a généré l'enregistrement de ma première macro :

```
Sub bdtInverseCaracteres()
'
'  bdtInverseCaracteres Macro
'
'
    Selection.Delete Unit:=wdCharacter, Count:=1
    Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1
    Selection.TypeText Text:="a"
End Sub
```



Next, I delete the *r* in front of the *e*, then insert an *r* after the *e* and click on **Stop Recording**.

The macro has been created. I can now use my **Ctrl+O** shortcut to carry out this operation, but only with these two letters.

A general macro

If I want to make my macro general, I have to go up to the next level, which allows me to change an existing macro or even create a new one directly in the Visual Basic for Applications editor.

This macro, like all macros, becomes a subroutine.

Here is the code generated when I recorded my macro example above:

```
Sub tbInvertCharacters()
'
'  tbInvertCharacters Macro
'
'
    Selection.Delete Unit:=wdCharacter, Count:=1
    Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1
    Selection.TypeText Text:="r"
End Sub
```

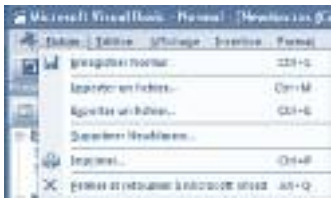
En français, maintenant. Grâce à la macro, le logiciel efface le premier caractère, se déplace d'un caractère sur la droite, puis insère un *a* à droite. Pour généraliser la macro, je voudrais pouvoir inverser n'importe quelle lettre. Je vais donc ajouter quelques lignes avant celle qui commande l'effacement du premier caractère.

Voici le code de la macro modifiée :

```
Sub bdtInverseCaracteres()
'
'  bdtInverseCaracteres Macro
'
'
Dim Caractere As String
   Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1,
   Extend:=wdExtend
   Caractere = Selection.Text
   Selection.Delete Unit:=wdCharacter, Count:=1
   Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1
   Selection.TypeText Text:=Caractere
End Sub
```

Qu'est-ce que j'ai fait? J'ai ajouté trois lignes. D'abord, l'énoncé **Dim** déclare une variable qui servira de contenant pour le caractère. La ligne qui suit sélectionne un caractère à droite du curseur et la suivante place le caractère dans la variable. Ensuite, dans l'avant-dernière ligne, on a remplacé le fait de toujours insérer *a* par l'insertion du caractère interverti, quel qu'il soit (la variable **Caractere**).

Une fois la macro terminée, je peux retourner à mon texte en sélectionnant l'option **Fermer et retourner à Microsoft Word** du menu **Fichier**.



Voilà. C'était un cours en accéléré sur la création de macros. J'aurais pu vous fournir des milliers de détails supplémentaires sur le sujet. J'espère simplement vous avoir donné le goût de vous approprier la technologie sous-jacente aux macros. Vous êtes mal pris? Vous pouvez toujours consulter le fichier d'aide de Word, mais sachez qu'il existe de nombreux sites bien faits infiniment plus clairs que cette « aide ».

Je suggère souvent aux gens de faire une macro qui enregistre une séquence de commandes en direct, puis d'examiner le code. À la longue, on s'habitue et on voit si on aime ça ou pas.

Je vous souhaite un printemps rempli de *macrodécouvertes*. ■

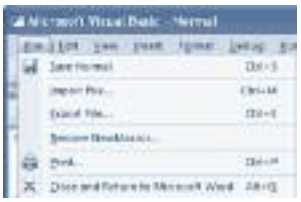
In plain English: the macro deletes the first character to the right of the cursor, moves the cursor one character to the right and inserts an *r* to the right of the cursor. However, I would like to make the macro general so that I can invert any two letters. I'm therefore going to add a few lines in front of the one with the command to delete the first character.

Here is the coding for the new macro:

```
Sub tbInvertCharacters()
'
'  tbInvertCharacters Macro
'
'
Dim Character As String
   Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1,
   Extend:=wdExtend
   Character = Selection.Text
   Selection.Delete Unit:=wdCharacter, Count:=1
   Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1
   Selection.TypeText Text:=Character
End Sub
```

What did I do? I added three lines. First of all, the **Dim** statement declares a variable that will contain the character. The following line selects the character to the right of the cursor, and the next line places the character in the variable. Then, in the second-last line, the command to always insert an *r* is replaced by a command to insert whatever the inverted character is (our variable **Character**).

Once the macro has been completed, I can return to my text by selecting the option **Close and Return to Microsoft Word** from the **File** menu.



There you have it, a crash course on creating macros. I could have provided you with tons of additional information on the topic, but the purpose of this article is just to introduce you to the underlying technology of macros so that you try it out. If you have any trouble, you can always consult Word Help, but keep in mind that there are many sites that provide much clearer information than Word Help.

I often advise people to create a macro themselves and then look at the code. In the long run, you'll get used to it, and then you'll know whether you like it or not.

I hope spring brings you many interesting discoveries. ■

La langue et Pavlov

Maurice Rouleau

Ne faut-il pas regretter le temps scolaire sacrifié en vain à retenir des exceptions, qui aurait pu servir à acquérir soit une ouverture d'esprit, soit des connaissances supplémentaires?
Augustin Paul

Tout professeur, sans le savoir, laisse sa marque chez l'étudiant. Bonne ou mauvaise. Dans mon cas, il en est un que je me rappelle comme si c'était hier. C'est vous dire la marque qu'il a laissée! In..dé..lé..bi..le.

Ce qui l'a rendu si important à mes yeux – je ne l'ai compris que plus tard –, c'est la façon qu'il avait d'aborder un problème, mathématique en l'occurrence. Un jour, il nous demande quelle est l'équivalence de cos (a + ß). Cos a cos ß – sin a sin ß ou cos a cos ß + sin a sin ß? Nous l'ignorions tous. Ce que nous savions par contre, c'était où trouver la réponse. Nous voyant tous chercher dans notre « bible » (*Mathematical Tables*), il nous dit : « Vous ne l'aurez pas toujours sous la main. » Et il se met à dériver l'équivalence recherchée. Lui, savait d'où elle venait. Nous, pas. Il avait devant lui des chiens de Pavlov... Cela ne faisait aucun doute dans son esprit, car il enchaîne aussitôt en nous demandant si quelqu'un pouvait effectuer une simple multiplication en commençant par la gauche plutôt que par la droite. On aurait entendu une mouche voler. Un silence de mort. Un silence assourdissant. Il venait de faire la preuve, d'une manière on ne peut plus éloquente, que nous savions comment faire, mais ignorions pourquoi nous le faisions. Bref, nous étions bel et bien des chiens de Pavlov. Nous avions été « conditionnés » à effectuer la bonne suite d'opérations pour obtenir la réponse, mais nous n'étions pas foutus d'expliquer pourquoi cela fonctionnait.

J'ai compris, beaucoup plus tard, que l'apprentissage de la langue maternelle tient, lui aussi, du réflexe de Pavlov, *mutatis mutandis*. J'avais appris comment dire, comment écrire, sans jamais me demander pourquoi. C'était inutile, car ce qu'on attendait de moi, c'était que je mémorise, purement et simplement – pour ne pas dire bêtement –, les faits de langue (grammaticaux, syntaxiques, orthographiques, etc.) qui constituent le « bon parler » ou ce qu'on avait décidé que serait le « bon parler ». Et si je pouvais régurgiter, sur demande, tout ce qu'on m'avait forcé à mémoriser, le succès m'était assuré.

Encore de nos jours, c'est la façon d'enseigner une langue : à coups de « règle », à coups de « dictionnaire », à coups de « grammaire », à coups de « c'est comme ça ». Et c'est ce que j'ai fait, moi aussi. Jusqu'au jour où...

Jusqu'au jour où j'ai eu à expliquer à un ami colombien, désireux d'apprendre le français, pourquoi il lui fallait dire ceci plutôt que cela. En matière de langue, tout n'est pas rationnel, j'en suis très conscient, mais n'avoir à fournir comme explication que « c'est comme ça » devient gênant à la longue.

J'ai donc fouillé pour en savoir plus sur ma langue. Je suis maintenant en mesure de dire que plus j'en apprends*, plus je comprends pourquoi tant d'enseignants jettent leur dévolu sur l'acquisition de réflexes « conditionnés » : la logique n'est pas souvent au rendez-vous. Pire, la langue souvent se contredit elle-même. Arrivent alors les trop nombreuses exceptions qui émaillent le « bon usage » et, conséquemment, les difficultés que présente l'apprentissage du français.

Pourquoi, l'espace d'un instant, ne pas vous mettre dans la peau de celui qui veut expliquer à un allophone pourquoi...

Q. Pourquoi *atmosphère*, *hémisphère* et *planisphère* ne sont-ils pas du même genre?

R. Parce que c'est comme ça.

Quand j'étais jeune, on m'a « conditionné » à penser que l'atmosphère est **LA** chemise de la Terre. Donc, féminin. À l'époque, je trouvais ce truc génial. Aujourd'hui, je le trouve plutôt bête. Je venais certes d'apprendre, grâce à ce moyen mnémotechnique, que *atmosphère* est féminin, mais j'ignorais tout des 28 autres mots qui, dans le *Petit Robert 2010*, se terminent par *–sphère*. On aurait pu nous expliquer qu'en français un mot formé d'un préfixe prend le genre du nom préfixé : *hémi**cycle*** (masc.), *hémi**cellulose*** (fém.), *supra**conducteur*** (masc.), *supra**nationalité*** (fém.), *quasi-**totalité*** (fém.), *quasi-**synonyme*** (masc.), etc. Mais pour cela il aurait fallu que l'enseignant le sache et qu'il sache également qu'il y a deux exceptions : *planisphère* et *hémisphère*!

Pourquoi ces deux mots ne sont-ils pas, eux aussi, féminins? Cette incongruité a déjà été relevée, voilà plus de deux siècles, par Jean-François Féraud. À l'entrée *planisphère* de son *Dictionaire critique de la langue françoise*[1] (1787), il

* Le fruit de ces recherches, je le présente sous forme de blogue : *La langue française et ses caprices ou les caprices de ceux qui la régentent*, à l'adresse http://rouleaum.wordpress.com/.

écrit : « Quoique ce mot soit un composé de *sphère*, qui est du *féminin*, l'**usage** l'a fait *masculin*. » Le critère absolu de l'acceptabilité d'un fait de langue serait donc l'**usage***! Comment alors concilier cette proclamée suprématie de l'**usage** avec ce qu'on peut lire, dans le même ouvrage, à l'entrée *athmosphère* [*sic*] :

> M. *Bailly*, ou son Imprimeur, fait *atmosphère* [*sic*], masc. "Vers les poles, dont l'*atmosphère* est moins agité, puisqu'on y est tout-à-fait immobile." Il faut *agitée*. M. *Linguet* dit aussi: "C'est dans *cet atmosphère* qu'un prisonier respîre." Il faut *cette atmosphère*.

Prétendre que Bailly et Linguet sont fautifs, c'est ignorer que l'Académie française, en 1694, dans la 1re édition de son dictionnaire, donnait *atmosphère* comme nom masculin. Tout comme *planisphère* et *hémisphère*. Ce devait être, il faut croire, l'**usage**! Mais, dans la 4e éd. (1762), seul *atmosphère* est devenu féminin. Pourquoi l'**usage** n'a-t-il modifié que celui-là? Mystère. Fort heureusement, tous les mots qui sont apparus plus tard et qui se terminent par *–sphère* ont été créés féminins. Il faut donc savoir que – et surtout ne pas se demander pourquoi – *planisphère* et *hémisphère* sont masculins, et eux seuls. Il faut être « conditionné » à les utiliser comme tels.

Q. Pourquoi faut-il dire **LE** héros mais pas **LA** héroïne?

R. Parce que c'est comme ça.

Un francophone de naissance ne se pose pas la question. Il sait, lui, car c'est ce qu'il a toujours entendu dire. Pour un allophone, il en est bien autrement.

Est-ce le *h* aspiré de *héros* qui est devenu muet chez Madame ou le *h* muet de *héroïne* qui est devenu aspiré chez Monsieur? En pratique, cela n'a aucune importance. Mais en savoir un peu plus pourrait peut-être simplifier la tâche à l'allophone qui, désirant s'exprimer correctement, se demande si le *h* initial de tel mot français est muet ou non. Y aurait-il une règle qui lui permettrait de savoir, autrement qu'à force de l'entendre dire, la nature du *h* en question? Par exemple, faut-il dire *l'hernie discale* ou *la hernie discale*? La notion *d'handicap* ou la notion *de handicap*? Une sauce à *l'harissa* ou une sauce à *la harissa*? En tant *qu'huissier* ou en tant *que huissier*? *L'hideuse* figure ou *la hideuse* figure? Les cris de *l'hyène* ou les cris de *la hyène*? Voilà, le problème est posé.

> *« J'ai compris, beaucoup plus tard, que l'apprentissage de la langue maternelle tient, lui aussi, du réflexe de Pavlov,* mutatis mutandis. »

Vaugelas est venu à notre secours. Il a formulé une règle générale, claire et fort simple : le *h* initial d'un mot français est muet si ce dernier vient d'un mot latin commençant par *h* : l'honneur (de *honor*); l'heure (de *hora*). Il n'y avait plus rien à ajouter; tout était dit. Mais, Vaugelas d'ajouter, cette « règle générale infaillible en presque tous les mots souffre exception en celui-cy : il faut dire le *héros* ». Il aurait été plus exact de dire « souffre **DES** exceptions », car *héros* ne fait pas bande à part. Nous n'avons qu'à penser à : *hennir*, *hennissement*, *harpie*, *haleter***, *hernie*, *hérisson*, *hiatus*, *huissier*, *hyène****, sans oublier *hiérarchie*, *hiérarque*, *hiératique*, *hiérodule*. Même s'ils viennent tous du latin, leur *h* initial est aspiré.

Vaugelas a même ajouté : « Il n'importe pas que les Latins l'ayent pris des Grecs, il suffit que les Latins le disent ainsi... » Cela signifie-t-il que le *h* n'est pas muet si le mot vient du grec? On pourrait le penser. Mais, en fait, le seul mot français d'origine grecque ayant un *h* initial aspiré – n'essayez pas de savoir pourquoi – serait *holisme*. Mais cela n'empêche pas *holocauste*, pourtant formé du même préfixe, d'avoir, lui, un *h* muet! C'est comme ça. Il serait donc plus exact de dire, comme Goosse l'a fait, que **généralement** les mots d'origine autre que latine ou grecque possèdent un *h*

* Si l'usage est roi, comment expliquer le nombre impressionnant d'ouvrages du genre *Ne dites pas..., mais dites...* ou *Dictionnaire des difficultés...*? Ce ne peut être les usagers qui créent l'usage, car on les corrige continuellement.

** On ne s'entend toutefois pas sur son étymologie. Certains le donnent comme dérivé de *aleter* (battre des ailes), d'autres de *halare* (souffler), tout comme *haleine*. [*Haleter* a un *h* aspiré; *haleine*, un *h* muet.]

*** Le *Petit Robert* lui attribue un *h* muet ou aspiré. Mais d'après le *Dictionnaire de l'Académie française* (9e éd., 1985), le *h* initial n'est que muet.

initial aspiré. Règle fort peu utile, car, de nos jours, rares sont ceux qui connaissent le latin ou le grec. À l'époque de Vaugelas, c'était bien différent.

Il n'est évidemment pas question pour l'allophone d'apprendre le grec et le latin, car même s'il les connaissait, il ne serait pas au bout de ses peines. Il lui faudrait retenir les exceptions. Il doit donc mémoriser les 189 mots qui, selon Grevisse, ont un *h* aspiré, et surtout ne pas se demander pourquoi il en est ainsi.

Q. Pourquoi faut-il dire **SA** victoire, mais **SON** éclatante victoire?

R. Parce que c'est comme ça.

Hors contexte, personne n'oserait prétendre que mettre au masculin un adjectif qui détermine un nom féminin est correct d'un point de vue grammatical. C'est pourtant ce que nous faisons quand nous disons *SON éclatante victoire*.

La règle générale est pourtant claire : l'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le nom (ou pronom) auquel il se rapporte. Alors pourquoi ne pas dire ***SA** éclatante victoire*? Parce que, dira-t-on, le français ne tolère pas la juxtaposition de deux voyelles, une finale et une initiale (ou un *h* muet qui équivaut à une voyelle). Une telle conjonction agaçait tellement l'oreille des anciens – ils l'avaient très sensible – qu'ils ont inventé toutes sortes de trucs pour l'éviter. En voici quelques-uns : *c**E** commerçant/c**ET** arbre*; *la vérité tou**TE** nue/la vérité tou**T** entière*; *le nou**VEAU** livre/le nou**VEL** an**; *la porte **DU** théâtre/la porte **DE L**'ancien théâtre*. Soit, mais aucun de ces trucs n'est d'une inconséquence aussi flagrante que d'utiliser un adjectif masculin avec un nom féminin**. L'intolérance, qu'ont manifestée les anciens à cette agaçante conjonction, est toutefois fort sélective. Ils ont accepté, et même **prescrit**, que l'on écrive *presqu**E A**utant****…; *s**I E**lle…*; *prends-l**E A**ussi*; *c**E À** quoi je pense*; *s**I U**n tel livre…*; *être s**I A**droit*; *à tout**E He**ure*, etc. Alors, pourquoi *s**A É**clatante victoire* serait-il si choquant? Parce que c'est comme ça!

Autre possibilité : l'allophone pourrait se demander pourquoi ne pas dire ***s'**éclatante victoire*? L'élision de la voyelle finale n'est-elle pas courante en français! Il suffit de penser à : *il faut **qu'il**…*; ***s'il** est capable…*; ***l'é**glise…*; *donne-**m'en***; *jus**qu'i**ci…*; *lors**qu'en** 2001…*, etc. Dans ces cas-là, c'est acceptable, mais pas dans *s'éclatante victoire*? Pourtant, une telle élision n'a pas toujours été interdite. On trouve dans la Chanson de Roland, écrite à la fin du XIe siècle :

> *E Durendal, s'espee, en l'altre main*[2].

Marot (1496-1544), dans sa célèbre épigramme sur l'accord du participe passé[3], a écrit :

> *La chanson fut bien ordonnée*
>
> *Qui dit, m'amour vous ay donnée*****

Jean Nicot (1530-1600), dans son *Thresor de la Langue Francoyse, tant Ancienne que Moderne*[4], nous dit que *M'amie* signifie *Ma amie*. Ce n'est donc que plus tard que l'oreille est devenue trop chatouilleuse pour pouvoir entendre, sans grincer des dents, une telle suite de sons. Que faire pour y remédier? Utiliser, avec un nom **féminin**, un adjectif **masculin**, qui se termine par une consonne! Ce n'est pas ce que j'appellerais la découverte du siècle! Mais, c'est ainsi. On a donc préféré faire un accroc au bon sens, à la logique, plutôt que choquer l'oreille délicate, mais fort sélective, de certaines gens.

« On a donc préféré faire un accroc au bon sens, à la logique, plutôt que choquer l'oreille délicate, mais fort sélective, de certaines gens. »

Les trois problèmes que nous venons d'examiner ne sont pas des cas isolés. En voici d'autres auxquels j'aimerais pouvoir répondre autrement que par : « C'est comme ça. »

* Mais *nouveau* ne se change en *nouvel* que devant un substantif. Il faut dire : un *nouvel* étudiant, mais un *nouveau* **et** *brillant* étudiant.

** Il existe un autre cas aussi ahurissant. Voir mon billet « Les caprices de l'accord du participe passé avec *gens* », à l'adresse http://rouleaum.wordpress.com/2011/10/12/participe-passe-3-gens/.

*** Voir mon billet « Presque île ou Presqu'autant », à l'adresse http://rouleaum.wordpress.com/2011/04/20/presque-ile-ou-presquautant/.

**** Traduction libre : « La chanson qui dit : *m(a) amour que je vous ai donnée* est bien écrite. » À l'époque, *amour* était féminin.

- Pourquoi appelle-t-on « ***i*** *grec* » la lettre qui ne sert qu'à transcrire le ***u*** grec (upsilon)?
- Pourquoi *haut* prend-il un *h*, mais pas *altier*, alors que tous deux sont censés venir du latin *altus*?
- Pourquoi prononce-t-on différemment *chiromancie* et *chirurgie*, alors qu'ils sont tous deux formés du même préfixe, *chir(o)*, qui veut dire *main*?
- Pourquoi un rat cherche-t-il sa ra**T**e, mais un chat sa cha**TT**e?
- Pourquoi au féminin *turc* perd-il son *c*, mais pas *grec*?
- Pourquoi peut-on tantôt *hériter* qqch., tantôt *hériter* **de** qqch.?
- Pourquoi l'homme est-il toujours *un hôte* (qu'il reçoive ou qu'il soit reçu), mais que la femme, dans les mêmes circonstances, est soit *une hôtesse* soit *une hôte**?
- Pourquoi un locateur et un locataire peuvent-ils, tous deux, dire simultanément : « J'ai *loué* cet appartement », sans que la clarté de leur énoncé ne soit même mise en cause?
- Pourquoi, sur les 74 mots se terminant par *–gramme* que répertorie le *Petit Robert*, *anagramme* et *épigramme* sont-ils les deux seuls à être féminins?
- Pourquoi dit-on *rouvrir* l'autoroute, mais procéder à sa ***ré****ouverture*, alors qu'on peut *ranimer* ou ***ré****animer* une personne évanouie?

Bref, je m'estime chanceux d'avoir le français comme langue maternelle. Les incongruités de cette langue me sont rentrées dans l'oreille en même temps que le lait maternel dans la bouche. Est-ce à dire que la langue telle que je l'ai apprise depuis le berceau est irréprochable? Certes non.

En 1936, Paul Valéry (1871-1945) écrivait dans *Variété III* : « L'absurdité de notre orthographe, qui est, en réalité, une des fabrications les plus cocasses du monde, est bien connue. Elle est un recueil impérieux ou impératif d'une quantité d'erreurs d'étymologie artificiellement fixées par des décisions inexplicables[5]. » Ce que Valéry disait de l'orthographe vaut pour bien d'autres aspects de la langue. Une réforme s'impose, mais pas n'importe laquelle. Des efforts louables sont faits dans ce sens, mais ils ne sont pas tous pertinents. Ce n'est pas en changeant « quatre trente-sous pour une piastre » qu'on réglera le problème**.

Je rêve du jour où il n'y aura pas que ceux qui ont réussi un sans-faute à la *Dictée des Amériques* ou à la *Dictée de Pivot* qui pourront prétendre maîtriser leur langue, c'est-à-dire pas uniquement ceux qui ont mémorisé toutes les bizarreries, les absurdités de la langue. Il faudrait que celui qui veut apprendre le français puisse se servir aussi de son intelligence. Les réformateurs de la langue devraient toujours avoir cet objectif en tête, mais tel ne semble pas être le cas. N'a-t-on rien de mieux à faire que de retenir toutes ces incongruités?

Heureusement, personne ne peut m'empêcher de faire un rêve fou... ■

Notes

1 Consultable à l'adresse http://www.mshs.univ-poitiers.fr/feraud/feraud.htm.

2 Consultable à l'adresse http://fr.wikisource.org/wiki/La_Chanson_de_Roland/Raoul_Mortier. Dans la laisse, ou couplet, n° CLXVIII. Traduction : « Et Durendal, son épée, dans l'autre main. »

3 « Les caprices de l'accord du participe passé – Règle de base (1) », http://rouleaum.wordpress.com/2011/09/15/participe-passe-1/.

4 Consultable à l'adresse http://homes.chass.utoronto.ca/~wulfric/nicot/.

5 Cité par François de Closets, *Zéro faute : L'orthographe, une passion française*, Mille et une nuits, 2009, p. 74.

Glanure

Je pense que **les lignes ont bougé**, *notamment depuis l'affaire DSK, mais qu'on est encore vachement loin de ce qui devrait être la normalité.*

Tristane Banon en entrevue, *Charlie Hebdo*, 23 novembre 2011

* À remarquer que l'on a, ici aussi, une voyelle finale suivie d'un *h* muet!

** Voir *Circuit*, n° 112, été 2011, p. 28 : « La langue est malade, mais à qui se fier pour la soigner? »

Traduire le monde

André Racicot

Le plat pays du flamand traduit

On parle souvent du Canada comme d'un pays de traduction, mais il ne faut pas oublier la Belgique, ce plat pays où cohabitent le français et le flamand. Qu'est-ce que le flamand? Du néerlandais, tout simplement. C'est en fait un ensemble de dialectes parlés en Belgique, en France et aux Pays-Bas. Alors que certains considèrent le terme *flamand* comme incorrect et péjoratif, les dictionnaires continuent de l'employer. C'est ce que je compte faire, pour respecter l'usage, quitte à recourir parfois au terme *néerlandais*.

Le découpage linguistique de la Belgique n'a rien à voir avec celui du Canada. En effet, cet État du Nord de l'Europe comprend trois communautés linguistiques : française, flamande et germanophone, ce qui se répercute sur la signalisation routière, entre autres choses.

Un francophone qui voyage en région flamande doit pouvoir lire les panneaux unilingues néerlandais s'il veut arriver à bon port, par exemple à Antwerpen, qui se dit Anvers en français. De cette ville, il pourra ensuite se rendre à Brugge (Bruges), en passant par Gent (Gand). Dans ces cas, la transparence entre le flamand et le français rend la compréhension des panneaux relativement facile. Mais notre voyageur n'est pas au bout de ses peines.

Il voudra sûrement rentrer en Wallonie, à Liège, par exemple. Mais attention, il ne verra jamais le nom de cette ville sur les panneaux routiers de la région flamande, enfin pas sous cette forme. Il lui faudra savoir que Liège, en flamand, se nomme Luik, sans quoi il risque de chercher longtemps. Tonnerre de Brest!

Comme on le voit, rien n'est simple au pays de Brel. Si certaines traductions ressemblent beaucoup à l'original, bon nombre d'entre elles sont méconnaissables. Ainsi, la ville flamande De Haan devient Le Coq en français. Ceux qui connaissent l'anglais ont peut-être une longueur d'avance…

Pour les traducteurs d'ici, il est intéressant de savoir quelles formes sont adoptées en anglais. De prime abord, il faut être conscient que l'anglais et le néerlandais sont des langues sœurs. Ne dit-on pas que l'anglais est du néerlandais brodé de français? Pourtant, nous verrons bientôt que cette filiation n'est pas synonyme de simplicité dans la traduction. Bref, la domination du néerlandais est loin d'être acquise.

Commençons par la capitale, Bruxelles, ville bilingue enclavée dans le territoire flamand. Le nom de la ville en néerlandais est Brussel, forme que reprend l'anglais en ajoutant un *s* : Brussels. Le port d'Anvers devient Antwerp en anglais, qui découle évidemment du néerlandais Antwerpen.

Étant donné que l'anglais est une langue germanique, tout comme le néerlandais, on pourrait s'attendre à ce qu'il reprenne systématiquement les formes flamandes. Or, ce n'est pas toujours le cas. Deux exemples où anglais et flamand correspondent : Limburg et Mechelen, traduites par Limbourg et Malines dans notre langue.

Pourtant, les formes Brugge (Bruges), Leuven (Louvain) et Kortrijk (Courtrai) auraient très bien pu être intégrées au vocabulaire anglais, si ce n'est de leur prononciation. Et voilà le hic. Le néerlandais comporte des sons étrangers à l'anglais, aussi bien qu'au français. Dans les exemples précédents, le *u* de Brugge se prononce comme un *u* français, tandis que le *g* se prononce au fond de la gorge. Le *eu* de Leuven se prononce comme en français, tandis que le *v* se rend par un *f*. Pas mal d'obstacles, vous ne trouvez pas? Et je vous fais grâce de la prononciation de *Courtrai* en flamand… Les formes françaises sont finalement plus simples à prononcer et paraissent moins étranges, pour les locuteurs anglophones. C'est pourquoi elles ont été adoptées.

Il est peut-être moins surprenant de voir l'anglais adopter les toponymes originaux français pour les villes wallonnes, quoique dans certains cas on aurait très bien imaginé la version flamande dans la langue de Shakespeare. Pensons à Doornik au lieu de Tournai, et à Bergen au lieu de Mons. Là encore, l'anglais a préféré se rabattre sur les toponymes français.

Mais le cas de la ville de Liège est une autre paire de manches, car son nom néerlandais ne peut résolument pas s'imposer en anglais. En néerlandais, on l'écrit Luik, et cette graphie est particulièrement déroutante pour tout le monde, car il faut savoir que la prononciation du mystérieux *ui* correspond à un *eu* allongé suivi d'une mouillure en finale. Un peu comme si on prononçait *peur* avec un *y* à la fin. On le sait, les anglophones ont déjà du mal à prononcer le son *eu*, ce qui est une bonne raison d'adopter le toponyme français.

Ce qu'il faut retenir, en fin de compte, c'est que nos amis anglophones ont adopté quelques formes spécifiques, comme Brussels, Antwerp et Ostend, qui font figure d'exception. Dans le cas des toponymes les plus connus, force est de constater que l'anglais a une nette préférence pour la version française des toponymes, flamands ou pas. ■

The Word Geek

Barbara McClintock

What's hot

Translation and code breaking

Before computers, code breaking was the "Everest" of translation. The secrets of the lost languages of the Rosetta stone and the Maya codices were not discovered in one day. A *New York Times* article published in October 2011, "How Revolutionary Tools Cracked a 1700s Code," explores the link between translation and code breaking. The author explains that Warren Weaver, a pioneer in automated language translation, suggested to the mathematician Norbert Wiener that translation be treated as a cryptography problem. "That insight led to a generation of statistics-based language programs like Google Translate…"[1] Computer scientists and linguists are now collaborating to apply statistics-based translation techniques to code breaking and are solving the most unsolvable mysteries.

Recently, there has been some exciting news about the Copiale Cipher project to translate a 105-page enciphered 1866 German book of a secret society. Kevin Knight, Beáta Megyesi and Christiane Schaefer used a computer to help them crack a previously undecipherable code and presented the material at the 49th annual meeting of the Association of Computational Linguistics on June 24, 2011.[2]

In more local news, William Osler's collection at McGill's Osler Library includes a rare book of herbal remedies written in the 12th century by the great botanist and pharmacologist Abu Ja'far al-Ghafiqi. To date, no one has been able to translate the "herbal," which is written in ancient Arabic. A multidisciplinary team at McGill University has digitized the book and is now trying to unlock its secrets.[3]

Circuit breakers

After the *flash crash* (*krach éclair*) of the New York Stock Exchange (NYSE) on May 6, 2010, *circuit breakers*, also called *trading curbs*, were introduced to halt trading to prevent losses in one security from spreading throughout the stock market.[4] For example, Kodak's shares plunged on Friday, September 30, 2011, and trading on the NYSE was "halted four times by circuit breakers."[5] At the Montréal Exchange, this type of trading halt (*suspension de cotation*) is called a *coupe-circuit*.[6]

Buckminsterfullerene: an eponym for the designer of the US pavilion at Expo 67

In 1996, Richard E. Smalley, Robert F. Curl Jr. and Sir Harold Kroto were awarded the Nobel Prize in Chemistry for their discovery of *buckminsterfullerenes* (*buckminsterfullerènes*), named in honour of Buckminster Fuller, the inventor of the geodesic dome.[7] *Fullerenes* are a class of carbon molecules whose structure resembles a soccer ball. One type is called *buckyballs* (I kid you not), consisting of 60 carbon atoms arranged in a sphere, C_{60}.

Nano Nano! (for Mork & Mindy fans)

Nanotechnology is a unique field that explores the unique chemical and physical properties of matter at the *nanoscale* (1-100 nanometres). An important aspect of nanotechnology is the development of a wide array of new materials known as *nanomaterials*.[8] An explosion of new terms has resulted from nanoscience research on the nanoscale. The neologisms range from whimsical to futuristic high tech. Some examples are *nanarchist*, *nanochips*, *nanocomputer*, *nanogypsy*, *nanohacking*, *nanomanufacturing*, *nanomaterials* and *nanomedicine*.[9]

Top new words for 2011

Not surprisingly, the top new word for 2011, according to the Texas-based Global Language Monitor, is *Occupy* with a capital *o*. Occupy (*les indignés*, in French) is not entirely new, of course, but it has a new resonance. After short-listing the Occupy movement's slogan, "the 99%," the Oxford Dictionaries' pick for the top "word" of the year 2011 is *squeezed middle*, referring to people on low or middle incomes.[10] ■

Notes

1 John Markoff, October 24, 2011, http://www.nytimes.com/2011/10/25/science/25code.html.

2 "The Copiale Cipher," September 14, 2011, http://stp.lingfil.uu.se/~bea/copiale/.

3 Julia Solomon, "Ancient Secrets Revealed," *headway: Research, discovery and innovation at McGill University*, Vol. 5, No. 2, http://publications.mcgill.ca/headway/magazine/ancient-secrets-revealed/.

4 "Trading curb," Wikipedia, August 11, 2011, http://en.wikipedia.org/wiki/Trading_curb.

5 Jonathan Keehner and Jeffrey McCracken, "Kodak Said to Weigh Bankruptcy Filing to Clear Path for Selling Patents," *Bloomberg*, October 1, 2011, http://www.bloomberg.com/news/2011-09-30/kodak-said-to-weigh-bankruptcy-filing.html.

6 "Options sur action," Bourse de Montréal, http://www.m-x.ca/produits_options_actions_en.php?changeLang=yes&.

7 "Fullerene," *Encyclopædia Britannica Online*, November 24, 2011, http://www.britannica.com/EBchecked/topic/221916/fullerene.

8 Government of Canada, "NanoFLASH #01 – Nano-Regulation," December 2011, http://nanoportal.gc.ca/1F613E23-4959-4DD3-9A4B-AD771C138A65/NanoFLASH%2001%20December.pdf.

9 "Nanotechnology Glossary N," Nanotechnology Now, June 27, 2009, http://www.nanotech-now.com/nanotechnology-glossary-N.htm.

10 "Oxford Dictionaries Word of the Year 2011: 'squeezed middle'," *Oxford Dictionaries*, November 23, 2011, http://blog.oxforddictionaries.com/2011/11/squeezed-middle/.

À vous la parole

L'article « Pièges à éviter à la radio… et à la télé » de Louise Carrier, paru dans le numéro de l'automne 2011, a suscité l'intérêt de plusieurs lecteurs. *L'Actualité langagière* vous présente deux commentaires qu'elle a reçus.

Pièges linguistiques – Un texte qui vaut son pesant de mots

Permettez-moi de vous recommander la lecture des deux pages ci-jointes, tirées de *L'Actualité langagière* (automne 2011). Elles constituent un rare élixir pour amateurs de précision linguistique, un rappel de l'émerveillement à la source de notre vocation de langagier, que dis-je! une bouffée bien prononcée d'oxygène (et non d'« *ogzygène* »). C'est du même ordre – jouissif – que les distinctions synonymiques du Bénac. Précis, concis, intense.

Merci à l'auteure de l'article, Mme Louise Carrier, pour son morceau de bravoure.

Guy Robert, Montréal

Je suis une lectrice de *L'Actualité langagière* et en lisant l'article de Louise Carrier, « Pièges à éviter à la radio... et à la télé », d'autres exemples de ce genre me sont venus à l'esprit, dont un frôle la dyslexie, à mon avis. Il s'agit du mot *aéroport* prononcé *aréoport*. Je n'arrive pas à comprendre comment l'on est arrivé à intervertir des lettres. Serait-ce un calque de la prononciation anglaise du mot *airport*?

Merci de votre écoute.

Mariana Zarafu, Montréal

Madame,

Merci pour votre question. Il est vrai que la prononciation *aréoport* est courante au Québec. Il s'agit là d'une métathèse, qui est l'inversion de phonèmes ou de syllabes à l'intérieur d'un mot ou d'un groupe de mots. Les phonèmes sont les petites unités qui composent le langage parlé; le français en compte 36, dont 16 voyelles et 20 consonnes. Il arrive à l'occasion que les phonèmes « changent de place » dans un mot, parce que la suite de sons qui en résulte est considérée comme plus facile à prononcer, ou pour d'autres raisons. Ainsi, on entend parfois « chesser » au lieu de « sécher », « infractus » au lieu d'« infarctus », « obnibuler » au lieu d'« obnubiler » ou « rénumérer » au lieu de « rémunérer ».

Dans certains cas, un mot altéré par une métathèse en vient à s'imposer. Par exemple, *fromage* vient du bas latin (caseus) *formaticus*, qui signifie « (fromage) fait dans une forme ». On a commencé par dire « formage », puis avec le temps, le mot a fini par se prononcer *fromage*. (En italien, on dit *formaggio*.) De la même manière, le mot *brebis* s'est d'abord prononcé « berbis »; normal, puisqu'il provient du latin *berbicem*.

Les généalogistes nous disent que les Laurendeau du Québec descendent d'un ancêtre nommé Jean Rolandeau. Est-ce là un autre cas de métathèse? La question reste ouverte.

Quant à savoir si le mot *airport* a pu donner naissance à la prononciation fautive « aréoport », il s'agit d'une hypothèse ingénieuse, que je ne peux ni confirmer ni contredire. J'espère que les lecteurs de *L'Actualité langagière* nous feront part de leurs connaissances ou de leurs opinions sur le sujet.

Louise Carrier, Montréal

Directrice p.i./Acting Director
Denise Langlois, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint/Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/Review Committee
Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frèdelin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solís

Conception graphique/Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler? Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can also reach him by telephone at 819-956-8473 or by fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ils sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2012

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2012

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada.
btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs
Our Contributors

Cathryn Arnold is an acting senior terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, where she works in the fields of finance, accounting and economics. / ***Cathryn Arnold*** est terminologue-conseil par intérim à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Ses domaines de travail : la finance, la comptabilité et l'économie.

Amélie Bazin, diplômée de l'Université d'Ottawa en traduction, est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Ses principaux domaines de travail sont les sports, les jeux, les jouets, les passe-temps, l'archéologie et le tourisme. / ***Amélie Bazin***, a graduate of the University of Ottawa in translation, is a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She works primarily in the fields of sports, games, toys, hobbies, archaeology and tourism.

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement de la traduction. / ***Jean Delisle***, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author of some 20 books, which have been translated into about 15 languages. His research areas are the history and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / ***Jacques Desrosiers***, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels. / ***André Guyon*** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop software.

Vincent Halde est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Il travaille actuellement dans les domaines de la finance, de l'économie et de la comptabilité. / ***Vincent Halde*** is a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, where he works in the fields of finance, economics and accounting.

Frèdelin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, ***Frèdelin Leroux fils*** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / ***Barbara McClintock***, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseure du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée d'enrichir le contenu espagnol de *TERMIUM Plus®*. / ***Irma Nunan*** is a terminologist on the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate team responsible for updating the Spanish component of *TERMIUM Plus®*.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / Vancouvéroise, ***Frances Peck*** est rédactrice et réviseure. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

Martine Racette a fait toute sa carrière au Bureau de la traduction, où elle a été traductrice, réviseure, formatrice et rédactrice en chef de *L'Actualité langagière*. Elle est maintenant à la retraite. / ***Martine Racette*** spent her entire career at the Translation Bureau, where she was a translator, reviser, trainer and the editor-in-chief of *Language Update*. She is now retired.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, ***André Racicot*** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Maurice Rouleau est l'auteur de nombreux articles et livres traitant de traduction, tant médicale que générale, et d'un ouvrage de référence, le *Rouleau des prépositions*. Maintenant joyeux retraité, il se consacre surtout à son blogue, qui se veut un outil de réflexion sur la langue française et ses caprices. / ***Maurice Rouleau*** has written a number of articles and books about medical and general translation and a reference work entitled *Le Rouleau des prépositions*. Now happily retired, he devotes much of his time to his blog about the French language and its challenges.

André Senécal, trad. a., réd. a., longtemps traducteur expert au Bureau de la traduction, se consacre maintenant au perfectionnement des traducteurs professionnels. Il vient de publier un ouvrage sur la traduction dans le domaine de l'aviation civile et militaire. / ***André Senécal***, C. Tr., C. Wr., a former, long-serving expert translator at the Translation Bureau, currently devotes his time to the development of professional translators and has authored a book on translation in the field of civil and military aviation.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®* et du Portail linguistique du Canada. / ***Fanny Vittecoq***, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus®* and the Language Portal of Canada.

ABONNEMENT PAPIER (S52-4/9-1)

1 an (4 numéros) 35 $CAN + 5 % TPS = 36,75 $

Au numéro 9 $CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (S52-4/9-1)

1 year (4 issues) CAN$35 + 5% GST = $36.75

Per issue CAN$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

L'ACTUALITÉ langagière
Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca